

Vol 1, No. 8

L'APOTRE

Québec, 15 avril 1920

L'APOTRE



Abonnement \$3.00

Publié chaque mois

MAGAZINE CATHOLIQUE

SOMMAIRE - 15 avril 1920

TEXTE

PAGE			
281	—Éducation familiale — Pour les parents.....	JACQUES HERBÉ (<i>la Maison</i>).	
283	—Le cordonnier de Burgos.....	MADAME JULIE LAVERGNE.	
285	—La basilique de l'Ecce Homo.....	J.-T. N.	
289	—Albani.....	M. l'abbé OL. MAURALT, <i>p.s.s.</i>	
293	—Un type d'autrefois.....	JEAN-ÉTIENNE (<i>la Bonne-Nouvelle</i>).	
295	—La peur (<i>poésie</i>).....	PAUL DEROUÏÈDE.	
295	—Nécessité de la religion.....	Abbé E. DUPLESSY.	
298	—La grande guerre et ses grandes figures : le général de Maud'huy.....	R. P. ALEXIS, <i>cap.</i>	
301	—Zénobie est triste.....	PIERRE L'ERMITE.	
303	—Ils se trompaient tous les deux.....	AMÉDÉE PROUVOST.	
303	—Les pères (<i>poésie</i>).....	FERMIN LETOURNEAU.	
304	—Éphémérides canadiennes.....	G. B. (<i>la Croix</i>).	
307	—L'oiseau blanc.....	L. CRISTIANI.	
309	—La maladie du sommeil.....		
311	—Pour remplacer le platine.....		
312	—Le socialisme.....		
313	—L'enfant bègue.....		
315	—La bonne cuisine.....		
316	—Au coin du feu.....		
317	—La grande sœur.....	C. DURAND (<i>Jeunes Filles</i>)	
319	—La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans.....	(<i>Le Noël</i>).	
320	—A dire : Le printemps (<i>poésie</i>).....	EUGÈNE MANUEL.	

ILLUSTRATIONS

286	—La basilique de l'Ecce Homo.....
288	—Ste Véronique montre la Ste Face à la Ste Vierge.....
298	—Le général de Maud'huy.....
305	—Sir Louis Davies.....
306	—Le R. Père Dandurand, O.M.I.....
307	—M. Victor Châteauevert.....
308	—L'inondation de St-Georges de Beauce.....
314	—Un accès de rage.....

“L'Apôtre” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté le 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “L'Apôtre” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “L'Apôtre” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “L'Apôtre” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

L'abonnement à “l'Apôtre” est de \$3.00 par année strictement payable d'avance.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite deux fois par mois pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L'APOTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103 rue Ste-Anne, Québec

VOLUME 1

QUÉBEC, 15 AVRIL 1920

No. 8

Education familiale

Pour les parents

" Mais tu ne sais donc rien ! "

PENDANT l'occupation de la Belgique par les troupes allemandes, Jacques — petit Bruxellois de sept ans — se promenait un jour dans la ville avec son père.

Son attention était violemment et presque exclusivement attirée vers les uniformes des soldats du Kaiser.

— Papa, pourquoi les Allemands ont-ils des casques à pointe ?

— Je ne sais pas, dit le père.

Un instant après :

— Papa, pourquoi ces soldats s'appellent-ils les " hussards de la mort " ?

— Je n'en sais rien.

Un " taube " vint à planer au-dessus de la ville.

— Papa, pourquoi le " taube " a-t-il la forme des ailes de pigeon, tandis que les avions belges ont les ailes rectangulaires ?

— Je n'en sais rien, avoua le père.

Et les questions se pressaient aux lèvres de l'enfant.

" Pourquoi ceci ? Comment cela ? Où ? . . .

Quand ? A quoi sert ? Pourquoi pas ? . . .

Et le père, qu'une infinie tristesse accablait et qui sentait en son cœur une révolte contenue devant l'envahisseur, ne prêtait qu'une oreille distraite aux questions de son fils.

Souvent à court et surpris par l'imprévu, il était contraint d'avouer coup sur coup: " Je ne sais pas ! "

Si bien que Jacques, étonné, lassé sans doute de n'être jamais satisfait, laissa tomber ce mot désenchanté, que la réflexion lui eût certes montré fort peu respectueux :

" Mais tu ne sais donc rien ! "

Ce qui ne l'empêcha pas, d'ailleurs, de continuer à observer, à comparer, à découvrir mille chose que son père ne remarquait point, et à poser ses questions déroutantes.

C'est que l'enfant, nouvel arrivé dans un monde inconnu, est frappé d'une multitude de choses qui n'impressionnent plus nos yeux habitués à les voir. " Un enfant, assure le dicton, pose plus de questions que dix sages n'en sauraient résoudre. "

Les parents le savent bien qui doivent subir les multiples interrogations des tout petits, avides de savoir.

Et s'ils imposent parfois brutalement le silence aux petits questionneurs, sous le prétexte que ce sont d'insupportables bavards, combien plus souvent ne répondent-ils pas, parce qu'ils sont incapables de répondre !

" Les questions spontanées et imprévues d'un enfant curieux et chercheur présentent parfois à l'esprit, dit Locke, de quoi faire travailler la pensée d'un homme réfléchi. Je croirais volontiers qu'il y a plus à apprendre dans les questions inattendues des enfants que dans les discours des hommes faits qui tournent toujours dans le même cercle, qui obéissent à des notions d'emprunt et aux préjugés de l'éducation. "

Il serait donc mal inspiré, l'éducateur qui mépriserait ces questions.

Au début surtout, elles révèlent chez l'enfant le désir de connaître ; elles sont le résultat de la perception externe et de l'observation.

" Le pourquoi est la porte par laquelle l'enfant entre dans le monde de la réflexion. "

Ne pas tirer parti de ces questions leur imposer, comme je l'ai vu faire, une brutale fin de non-recevoir, est un procédé néfaste.

C'est priver l'enfant d'une multitude de connaissances ; c'est entraver sa spontanéité, affaiblir son désir de connaître, le décourager

et l'amener à ne s'intéresser à rien, à passer indifférent auprès de tout ; c'est atrophier ses facultés en les forçant à l'inaction ; c'est, en quelque sorte, l'abrutir.

Et puis, c'est se priver inconsidérément d'un moyen précieux de connaître les tendances particulières de son âme, ses goûts, ses penchants, ses aptitudes.

Car l'enfant agit alors sans calcul, sous la poussée de sa propre nature : des inductions intelligentes, partant de ses questions spontanées, peuvent soulever alors le voile qui cache le mystère de sa vie psychique.

Mais faut-il prendre comme règle de répondre à toutes les questions de l'enfant ? Ne risquerait-on pas ainsi de développer la paresse en lui offrant immédiatement, sans qu'il la cherche lui-même, la solution de toutes les difficultés qu'il rencontre ?

S'il remarque — et il remarque vite — que tout ce dont il veut savoir ou aime à savoir le pourquoi, le comment, lui est immédiatement expliqué par son père, il se garde bien alors, de chercher par lui-même : l'effort personnel ne vient point vivifier son activité. Il ne s'efforce même pas de retenir, puisque, en cas d'oubli, le père, machine à réponses qu'il met à son gré en mouvement, sera toujours là pour rappeler ses souvenirs défailants.

Une telle éducation serait désastreuse ; aussi bien, importe-t-il de n'y point faire sombrer l'enfant.

Encore une fois, tout est relatif, et il faut agir diversement avec des sujets divers, et avec le même sujet à des âges différents.

Mais si le père s'impose la tâche de répondre *intelligemment* aux demandes de son fils, il peut et doit répondre à toutes ses questions.

Parce que, répondre intelligemment, ce n'est point *dire* à l'enfant ce qu'il demande, mais bien le mener à *trouver*, autant que faire se peut, ce qu'il ignore ; c'est l'amener, par des procédés méthodiques, à découvrir la vérité, à saisir la relation entre des faits qu'il a observés, mais qu'il ne songe point à comparer, à généraliser logiquement, alors qu'il ne songerait pas à le faire.

Répondre intelligemment, c'est procéder avec méthode, obligeant l'enfant à un travail

personnel d'observation, de réflexion, de déduction, de généralisation, que sais-je ? Travail personnel qui n'aboutit pas seulement à charger la mémoire, mais qui exerce toutes les facultés et les développe ainsi par un exercice rationnellement orienté et dosé, de telle sorte que l'enfant s'habitue à chercher lui-même d'abord la réponse aux questions qu'il se pose avant que, se déclarant vaincu, il ait recours à ceux qui le guident.

L'enfant, dit-on, se contente facilement des réponses qu'on lui fait, et souvent une réponse qui ne signifie rien, sans rapport aucun avec la question qu'il a posée, le satisfait. C'est vrai, et certains pédagogues ont enseigné qu'il faut se servir de ces réponses — qui n'en sont pas — pour écarter certaines questions embarrassantes des enfants !

Conseil malheureux !

Ah ! je sais bien qu'il n'est pas toujours facile de répondre aux petits enquêteurs.

Mais je sais bien aussi qu'en répondant sans logique à leurs demandes, on les habitue à se contenter de l'à-peu-près, de l'approximatif, et que plus tard, quand ils continueront de se contenter de telles réponses ou de tel enseignement, ou qu'eux-mêmes donneront à leurs parents et à leurs maîtres de ces réponses qui esquivent les questions, on sera mal venu de leur reprocher leur manque de logique et le superficiel de leur conception.

On me dira : " Mais il est des questions d'enfants qui sont insolubles ! "

Eh bien ! alors, avouons simplement notre ignorance et l'ignorance humaine.

Ce sera une excellente et vraie leçon d'humilité.

Le mystère nous entoure : n'ayons pas l'orgueil et ne le suggérons pas, par notre suffisance, de vouloir malgré tout l'expliquer.

Et si notre enfant nous dit, au rebours du petit Jacques : " Comme tu connais beaucoup de choses, maman ! ", hâtons-nous de répondre en toute sincérité : " Si tu savais, mon fils, que j'en sais mille fois moins qu'il ne m'en resterait à apprendre ! "

JACQUES HERBÉ

[La Maison]

Le cordonnier de Burgos

(LÉGENDE ESPAGNOLE)

AUTREFOIS, il y a bien longtemps, vivait à Burgos un pauvre cordonnier qui s'appelait Esteban. Il était honnête et laborieux, mais assez maladroit, souvent malade, et, de plus, veuf et chargé de trois jeunes enfants. Aussi était-il devenu si pauvre, si pauvre, qu'il faisait grand'pitié à ses voisins. Une bonne parente qu'il avait, s'était chargée d'élever ses deux petites filles, et les nourrissait dans son village, disant qu'elle en ferait des bergères ou des servantes de ferme. Le petit garçon seul était resté avec son père, et essayait déjà de travailler ; mais Juan n'avait pas cinq ans, et de longues années devaient se passer avant qu'il pût aider son père. L'hiver avait été rude, l'ouvrage manquait, et la misère arrivait à grands pas chez le pauvre Esteban. Fier comme un Espagnol, il ne se plaignait pas et ne demandait rien à personne, mais son cœur saignait à la pensée de son petit Juan mal nourri, mal habillé, et qui s'étioyait dans son logis étroit et humide.

Un jour de printemps, le père et l'enfant venaient de dîner de quelques croûtes de pain frottées d'ail et d'une jatte d'eau fraîche puisée à la fontaine voisine.

— Papa, dit le petit Juan, quand donc irons-nous voir mes sœurs à la campagne ?

— Dimanche, mon petit, si la senora Casilda me paye les dix-huit réaux qu'elle me doit. Je vais aller lui porter ses souliers pendant que tu dormiras.

— Je n'ai pas sommeil, dit Juan. Emmène-moi avec toi.

Esteban enveloppa les souliers de la senora Casilda, et partit en donnant la main à son fils. Il se disait que la senora aurait peut-être la bonne pensée de donner un gâteau au petit Juan. Mais cet espoir fut déçu. Il trouva la boutique fermée.

Comme c'était l'heure de la sieste, il résolut d'attendre, et, s'asseyant sur le seuil, il fit coucher le petit Juan sur son manteau et l'engagea à dormir. Juan ferma ses jolis yeux noirs et ne tarda pas à partir pour le pays des rêves. Esteban resta éveillé.

La rue était silencieuse et le soleil dardait de brûlants rayons sur les murailles d'un couvent qui faisait face à la maison de la pâtissière.

Une heure se passa. Quelques bruits de portes qui s'ouvraient, de jalousies qu'on relevait çà et là sur les balcons témoignèrent que la sieste était finie, et de rares passants commencèrent à circuler. Mais aucun bruit ne se faisait entendre chez Casilda.

Esteban, dégrafant son manteau, se leva sans éveiller le petit Juan et frappa discrètement aux volets de la boutique : rien ne répondit ; il frappa plus fort : rien encore. Mais une vieille voisine, mettant la tête à la lucarne, lui cria d'un ton rogue :

— Aurez-vous bientôt fini de nous rompre la tête, mon brave homme ? Casilda n'est point chez elle.

— Je vous remercie, Senora, dit humblement le pauvre cordonnier : je reviendrai tantôt.

— C'est inutile, Casilda est partie pour quinze jours, sous prétexte d'aller à la noce de sa sœur, mais je crois bien qu'elle ne reviendra pas de sitôt, et va se remarier elle-même là-bas, dans son pays. Elle a congédié sa servante et ses marmitons. Vous devait-elle de l'argent ?

— Hélas ! oui, Senora, dix-huit réaux.

— Priez, saint Antoine de Padoue de vous les faire retrouver, mon ami, car c'est de l'argent perdu !

Et la vieille sibylle referma sa fenêtre.

Le pauvre Esteban consterné, enveloppa Juan de son manteau et l'emporta tout endormi. Le trajet était long. Arrivé près de la cathédrale, et déjà bien fatigué, il y entra pour se reposer.

Quelques mendiants sommeillaient sous le porche. On venait de rouvrir les portes. L'immense et splendide édifice était désert.

Esteban marcha vers la chapelle de la Vierge, et, posant son doux fardeau sur le tapis, qui recouvrait les marches de l'autel, il se mit en prière.

La chapelle, luxueusement ornée, resplendissait de dorures ; elle était embaumée de fleurs, et, selon l'usage d'Espagne, des cages élégantes, pleines d'oiseaux chanteurs étaient suspendues comme des lampes à la voûte peinte et dorée. Une Notre-Dame du Pilier, revêtue d'une robe à dentelles d'or et entourée de cierges, dominait l'autel. Son diadème,

présent de la reine Isabelle, avait été ouvert avec le premier or apporté d'Amérique à Burgos par Christophe Colomb. Il étincelait de diamants, et la vue de toutes ces richesses était bien faite pour tenter de murmures les pauvres gens.

Cependant, Esteban les avait toujours regardées sans arrière-pensée, et, depuis son enfance, Notre-Dame du Pilier recevait ses ferventes prières. Mais, ce jour-là, sous l'étreinte de la misère, et se disant que le pauvre petit Juan n'aurait pas de quoi souper, le pauvre cordonnier songea que les diamants de la sainte Vierge représentaient mille fois plus d'argent qu'il ne lui en faudrait pour élever ses enfants, et il se prit à lui dire :

— Bonne Mère, ayez pitié de mon petit Juan au nom de votre Jésus. Hélas ! une seule de vos pierres précieuses lui donnerait du pain pour toute l'année.

Et, en disant cela, comme il était cordonnier, Esteban oubliait de regarder la couronne de la sainte Vierge, et restait les yeux fixés sur les chaussures du petit Jésus, qu'elle tenait dans ses bras. C'était de petites mules de satin écarlate, brodées de perles et ornées chacune d'un gros diamant.

Tout à coup, ô merveille, le petit Jésus s'animant, de sa petite main ôta l'une de ses mules et la jeta au pauvre cordonnier.

Esteban, pleurant de joie et d'admiration, serra la petite pantoufle sur son cœur, remercia l'Enfant Jésus et sa très sainte Mère, et, reprenant le petit Juan toujours assoupi, s'en retourna chez lui.

Esteban, homme simple et ignorant s'il en fût, se rendit chez un joaillier juif et lui proposa tout bonnement d'acheter le diamant qu'il avait enlevé de la mule. Le joaillier, fort surpris de voir un tel joyau entre les mains d'un homme si pauvre et si mal vêtu, le questionna et n'en put tirer que des réponses évasives.

Esteban ne voulait pas raconter un miracle de la sainte Vierge à un Juif ; il se promettait d'en parler à son confesseur, mais le confesseur était en voyage, et Esteban avait grand besoin d'argent. Enfin, le Juif, qui ne voulait pas avoir de démêlés avec la justice, prit un biais. Il donna quelque argent à compte au cordonnier, lui dit qu'il voulait montrer le diamant à un confrère qui l'estimerait, et l'engagea à revenir le lendemain matin.

Sans défiance, Esteban le remercia, courut acheter des provisions, un habit neuf à son petit Juan, et rentra chez lui tout joyeux.

Hélas ! sa joie fut courte. Le lendemain matin, au lever du soleil, deux alguazils vinrent l'arrêter au nom du senor alcade, et la première chose qu'ils virent dans son pauvre logis, ce fut la petite pantoufle que tout Burgos connaissait, et qu'Esteban avait suspendue au lit où son enfant dormait.

Le procès ne fut pas long. En vain, Esteban soutint-il que l'Enfant Jésus lui avait donné sa pantoufle, personne ne voulut le croire. Il fut mis à la question, et, se voyant perdu, pour échapper aux tortures, il avoua le crime qu'il n'avait pas commis. Les lois d'Espagne punissant de mort le vol sacrilège, Esteban fut condamné à être pendu après qu'il aurait fait amende honorable devant Notre-Dame du Pilier.

Son procès avait ému toute la ville. Sauf quelques bonnes âmes plus inclinées au bien qu'au mal, la multitude était exaspérée contre Esteban. Une foule immense se pressait pour le voir et remplissait le parvis et la cathédrale.

Dès le matin, dans un coin obscur de la chapelle de Notre-Dame du Pilier, un bon religieux de l'hospice royal de Las Huelgas était en prière. Il tenait près de lui le petit Juan qu'il avait recueilli, et de temps en temps lui parlait tout bas.

Tout à coup, un grand mouvement se fit dans la foule, et les alguazils qui escortaient le prisonnier lui ouvrirent passage. Le pauvre Esteban, ayant près de lui son confesseur et le bourreau, s'avança pâle comme un spectre, en chemise, la corde au cou et un cierge de cire jaune à la main. On le fit agenouiller devant Notre-Dame du Pilier, et, d'une voix éteinte, il commençait à réciter l'amende honorable, lorsque le petit Juan, s'élançant devant lui et les bras tendus vers l'Enfant Jésus, s'écria de toutes ses forces :

— Seigneur Jésus, vous savez bien que mon père est innocent. Par grâce, sauvez-le !

Et la statue, s'animant de nouveau, de sa petite main ôta la mule qui lui restait et la jeta au pauvre condamné.

De formidables acclamations retentirent et, un instant après, le peuple portait Esteban et son fils en triomphe. C'était à qui lui ferait des présents pour le dédommager de ce qu'il a

souffert. Le Chapitre de la cathédrale racheta pour une somme considérable les mules de l'Enfant Jésus, et la ville adopta les enfants d'Esteban et les fit élever avec soin.

Juan devint cordonnier de la reine Isabelle et des enfants. Il maria ses sœurs et rendit heureuse la vieillesse de son père, et le souvenir du miracle s'est conservé dans une ballade populaire qui se chante en Espagne, dit-on.

Madame JULIE LAVERGNE

La Basilique de l'Ecce Homo

SUR LA VOIE DOULOUREUSE.—L'ARC DE L'ECCE
HOMO.—LE P. DE RATISBONNE.—LA
BASILIQUE.—LE LITHOSTROTOS

Dans le nord-est de Jérusalem, à côté de la Voie douloureuse, devant les ruines du tribunal de Ponce-Pilate, où Notre-Seigneur Jésus-Christ fut condamné à mort, sur l'endroit où le procurateur romain, dans l'avant-midi du vendredi-saint, montrant tout déchiré de coups, sanglant et couronné d'épines, aux Juifs Celui dont ils demandaient la mort, leur dit solennellement et prophétiquement : "Voici votre Roi !", s'élève aujourd'hui un sanctuaire expiatoire, l'église de l'Ecce Homo.

*

* *

Ce fut le R. P. de Ratisbonne, un juif converti après une apparition de la T. S. Vierge, devenu prêtre, fondateur de la Congrégation des Dames de Sion, qui ont des maisons aux États-Unis et dans la Saskatchewan, qui, le 24 novembre 1857, acheta ce terrain, à cette époque pêle-mêle affreux, de voûtes défoncées, de souterrains encombrés, de constructions méconnaissables, dont les chiens errants, si nombreux en pays turcs, avaient fait leur quartier-général.

Le courageux religieux se mit immédiatement à l'œuvre et commença les travaux de déblaiement pour élever le sanctuaire et le monastère qu'il allait confier aux religieuses de son Institut.

Bientôt, il découvrait le petit arc latéral de l'Arc de Triomphe, entrée d'honneur de la citadelle Antonia et du palais du Procurateur romain, d'où Pilate avait montré Notre-Seigneur aux Juifs, enfoui depuis des siècles sous une colline de détritiques de toutes sortes et à cause de cela conservé intact.

Le 20 janvier 1858 à 4 heures du matin, le P. de Ratisbonne, accompagné de huit religieuses de Notre-Dame de Sion, prit possession, en quelque sorte, du terrain sacré de l'Ecce Homo, en célébrant pour la première fois, le saint Sacrifice sous l'arc récemment découvert.

Après l'achèvement du Couvent, en 1864, le P. de Ratisbonne se mit à la construction de l'église. Lorsqu'il eut opéré le déblaiement des ruines qui, avec les siècles, s'étaient amoncelées en quelques endroits, jusqu'à une hauteur de 45 pieds, il éleva le sanctuaire, dont la vignette de la page 286 donne une vue de l'intérieur. Cette église a été élevée en 1904, au rang de basilique mineure.

Le lieu vénérable où s'élève le sanctuaire a été précisé par le P. de Ratisbonne dans une description qu'il a laissée de l'arc de triomphe romain, entrée d'honneur de la citadelle Antonia et du palais de Ponce-Pilate.

*

* *

"La citadelle Antonia, dit-il, outre les casernes de la garnison romaine, renfermait aussi des tribunaux, les prisons et toute l'administration du gouverneur de la province. L'arc de triomphe, comme tous les monuments du même genre, donnait accès à une vaste cour, et il était précédé d'une place publique largement pavée (Lithostrotos), espèce de forum où le peuple traitait ses affaires avant de les faire régulariser par la magistrature romaine.

"C'est sur cette place, au pied de l'arc de triomphe, qu'en un jour à jamais néfaste les Juifs s'assemblèrent tumultueusement et firent entendre les plus formidables imprécations contre Jésus de Nazareth, en demandant son sang, demandant sa mort ; et comme, par un motif de religion, ils se refusaient à entrer au Prétoire, ils contraignirent Pilate à amener Jésus au dehors et à le donner en spectacle à la troupe de scélérats qui se tenaient sur le forum : Ecce adduco vobis eum foras. C'est donc foras — au dehors, — en plein public, et

La Basilique de l'Ecce Homo



EN ARRIÈRE DE L'AUTEL, ON APERÇOIT L'ARC D'OÙ PILATE MONTRA
NOTRE-SEIGNEUR AU PEUPLE. UNE STATUE DU SAUVEUR
COURONNÉ D'ÉPINES LE SURMONTE.

non point dans l'intérieur du Prétoire, que Jésus a été condamné à mort et livré à ses bourreaux. . . Cet endroit sacré, auquel l'Église a attaché une indulgence plénière, marque l'entrée de la Voie douloureuse ou Chemin de la Croix.

“ Une partie du forum où Jésus a été condamné à mort, et dont les dalles magnifiques ont été retrouvées, est enfermée dans l'enceinte du sanctuaire de l'Ecce Homo. Il est ainsi nommé, parce que c'est d'une de ces trois arcades de l'arc de triomphe que Pilate, prononçant ces mêmes paroles, livra l'innocent Agneau de Dieu aux Juifs altérés de son sang. *Adjudicavit illis.* ”

“ Dans des siècles traversés sans police et pendant lesquels Jérusalem n'était plus qu'un amas de ruines, les musulmans ignorants ou fanatiques, voulant se construire des demeures avec les débris renversés, empiétèrent si bien sur la voie publique, que ce qui était autrefois une grande place est devenu avec le temps une rue étroite. C'est à ces empiètements, qu'on pourrait croire providentiels, que Sion doit de posséder, dans l'intérieur de son sanctuaire, une partie notable de l'arc majeur, et, par conséquent, une partie également notable de la Voie douloureuse.

Les fouilles, on l'a vu, ont amené en outre, toujours à l'intérieur du sanctuaire, la découverte d'un des deux arcs latéraux intégralement conservé, grâce à une montagne de décombres, sous lesquels il était enseveli. Le second arc latéral, correspondant à l'emplacement actuel d'un couvent de derviches, n'existe plus.”

L'arc central, le grand arc était réservé aux seuls empereurs romains ou à leurs représentants. Le reste des mortels ne pénétrait dans la cour de la forteresse que par les arcs latéraux. Il faut remarquer, de plus, que l'arc majeur était trop élevé pour que Pilate, voulant haranguer la multitude ameutée, se soit placé à une telle hauteur, tandis qu'il avait à sa disposition, sur le petit arc une tribune où il était beaucoup plus à portée de ceux qui se tenaient sur la place. Et, aujourd'hui encore, dans le sanctuaire, on voit distinctement, sur le sommet du centre de l'arc, une corniche destinée à soutenir le balcon d'une loge ouverte, pouvant contenir trois personnes de front.

D'ailleurs, certaines de ces portes ou arc romains, existant encore aujourd'hui, dans

d'autres pays, notamment à Pompéi, à Lambèse, à Timgad, comportent ainsi, au-dessus des arcs latéraux, un étage avec balcons.

Cet arc latéral est donc celui qui a servi de piédestal à Notre-Seigneur quand Pilate le montra à la populace.

*
* *

Le maître-autel, formé de dalles du pavage du temps de Notre-Seigneur, est placé en avant de l'arc, de manière à laisser pénétrer dans la sacristie en passant sous cet arc.

Au-dessus de l'arc, qui domine de douze pieds et dix pouces le pavé du sanctuaire, est construite une vaste niche ou hémicycle, de quinze pieds de profondeur, décorée de marbres splendides aux reflets incomparables. Et la coupole en pierre de taille, percée de douze fenêtres, qui la surmonte ainsi que l'arc et le chœur, est couverte d'une mosaïque dont les reflets étincelants forment un dais superbe à la statue du Sauveur couronné d'épîtres qui s'élève sur l'arc.

Dans le sous-sol de l'église, on voit les larges dalles rouges, du pavage de la place, à l'époque de la Passion de Notre-Seigneur. Nous sommes ici sur le vrai Chemin de la Croix, sur les pavés vénérables que Notre-Seigneur foula du pied et arrosa de son sang.

Ce pavement est fait de larges pierres rouges-âtres, taillées régulièrement, striées profondément, piquées au ciseau pour empêcher les chevaux de la cavalerie romaine de glisser.

*
* *

Ce n'est pas sans émotion que le pèlerin pénètre dans ce vénérable sanctuaire de l'Ecce Homo. Là, en face de ce vieil arc, aux pierres rugueuses, déchiquetées par les siècles, d'où Pilate montra aux Juifs leur “ Roi ” et qui s'élève dans la pleine lumière tombant à flots de la coupole byzantine, puis sur les rouges pavés du Lithostrotos, on se prend à méditer et à réaliser l'amour infini de Notre Seigneur pour nous.

J.-T. N.

Distraction

Bébé.— Papa, il y a une grosse mouche noire au plafond

Le Papa, plongé dans sa lecture.

— C'est bon, marche dessus et laisse-moi tranquille.



STE VÉRONIQUE MONTRANT LA SAINTE FACE

À LA SAINTE VIERGE

ALBANI¹

Par M. l'abbé Olivier MAURAUULT, p. s. s.

L'Artiste

Etudiée du point de vue de l'art, la vie d'Albani est une admirable leçon. Tout y est logique, tout y satisfait la raison. C'est un ensemble parfaitement proportionné. Un don merveilleux, précoce, aussitôt reconnu, immédiatement cultivé; protégé en ce qu'il a de matériel, — la corde vocale et la santé, — par mille précautions; assoupli par d'innombrables vocalises; illuminé par une intelligence très grande et un cœur exquis; consacré à ce que l'art profane a de meilleur, mais surtout à ce que l'art religieux a produit de plus beau: ramenant ainsi à Dieu un don qui était parti de Dieu.

Emma Lajeunesse avait quatre ans lorsque ses parents s'aperçurent de l'extraordinaire beauté de sa voix et de ses aptitudes pour la musique. Par une rencontre fort heureuse, ce père et cette mère étaient tous deux musiciens: de sorte que ce goût de la musique, déjà héréditaire chez l'enfant, fut tout de suite cultivé par des connaisseurs. C'est un peu plus tard que se manifestèrent chez elle les dons de l'actrice. La jeune tante Rose-Délina avait l'habitude de raconter des histoires à sa nièce et à ses amies. Emma les "actait". Et nous voyons dès lors cette chose curieuse: des petits campagnards de Chambly, drapés dans des tapis de table, exécutant le *Désert* de Félicien David. Il est probable que Emma y tenait tous les rôles. Quelques années après, au couvent, Emma dans un tableau vivant, fit un petit *diable* qui tentait S. Antoine. Son succès fut extrême. Mais elle se démena tellement qu'on dut l'arracher de la scène et la mettre au lit. Plus tard, le succès l'enivra moins. Mais on voit par là qu'elle avait un tempérament, "une nature".

Habitée de bonne heure à beaucoup travailler, Emma Albani ne recula *jamais* devant la tâche. On s'étonne que sa santé put y suffire. Elle passait cinq heures par jour à son piano ou à la harpe. Aussi devint-elle

excellente pianiste. On se rappelle qu'à huit ans elle pouvait déchiffrer à première vue toute musique, quelle qu'elle fût, qu'on lui présentait: ce tour de force était même un numéro des programmes de ses concerts autour de Montréal, en ces temps fabuleux. A Paris, Duprez lui conseilla de négliger le piano, pour lequel il ne lui trouvait pas à cette époque une force physique suffisante, et de se donner entièrement à l'étude du chant. Le vieux ténor disait d'elle à un ami: "Oui, elle a une belle voix et le feu sacré. Elle est du bois dont on fait les grandes flûtes." Il reste que cet entraînement au piano lui fut d'une grande utilité. Plus tard, quand il lui faudra apprendre rapidement des rôles, comme celui d'Inez de *l'Africaine*, et surtout d'Elsa de *Lohengrin*, — ce qu'elle fit en quinze jours, — son habileté à déchiffrer lui sera du plus grand secours.

Avec Duprez, elle apprit la déclamation musicale, et c'est de lui qu'elle tient sa facilité dans les récitatifs. Plus tard, quand elle connut Ambroise Thomas, à l'occasion de *Mignon*, elle perfectionnera, à l'instar de ce musicien, sa prononciation, à laquelle dorénavant elle sera très attentive.

Sortie des mains de Duprez, elle se mit à l'école de Lamperti, à Milan. Elle fut la meilleure élève d'un *maestro* qui en compta plusieurs célèbres. Un an et demi d'assouplissement selon l'école italienne, — école toute différente, j'imagine, de ce tremblement indécis que l'on décore parfois de ce nom, — ne la satisfèrent pas. Elle fut toujours profondément convaincue de la nécessité du travail acharné pour un grand artiste. Ainsi, elle admirait la voix magnifique de Tamagno, mais, disait-elle, "il n'a pas assez travaillé". Pour sa part, après son début à Messine, et malgré son triomphe, elle revint étudier avec Lamperti; ce qu'elle fit d'ailleurs encore deux ou trois fois par la suite. Mais déjà, à ce moment, elle avait atteint une sûreté et une aisance incomparables.

Consciente de posséder un véritable trésor dans sa voix, notre cantatrice avait depuis longtemps appris à la protéger. Mme de Laffitte, parisienne qui avait épousé en premières noces le ténor Martin, l'avait fait profiter d'excellentes recettes qu'elle tenait de celui-ci. "Ne sortez pas trop dans le monde. Quand vous devez chanter le soir, dînez tôt

(1) Voir l'Apôtre, No. 7.

dans l'après-midi, faites circuler l'air pur dans votre maison et ne parlez pas de la journée." Elle suivit ces conseils, y ajoutant l'habitude de ne pas chanter deux soirs de suite et de prendre de l'exercice dans l'intervalle. De cette manière, elle conserva toujours une santé florissante, remplissant ainsi, selon sa propre expression, un devoir envers elle-même aussi bien qu'envers le public. Aussi lui arriva-t-il très rarement de le désappointer.

Je parle ici de l'absence, car je ne sais pas s'il advint jamais à cette artiste privilégiée de désappointer vraiment ses auditeurs par quelque défaillance artistique... Mais aussi, quelle conscience ! Admirablement préparée par de longues années d'étude, douée autant et plus qu'aucune de ses émules, cependant elle ne laissait rien au hasard. Elle prit très vite l'habitude, avant de chanter une partition pour la première fois, d'aller consulter l'auteur lui-même, s'il vivait encore, ou un fidèle dépositaire de sa pensée, s'il s'en trouvait. Ayant à jouer le rôle de Mignon, elle se rend auprès d'Ambroise Thomas, et pendant deux semaines se fait l'élève du compositeur. Avant de reprendre *Lohengrin* à Londres, elle court à Munich, chez Herr Wulner, le chef d'orchestre, pour mieux pénétrer la pensée de ce chef-d'œuvre allemand. Quelques années plus tard, elle apprendra le rôle dans la langue originale et ira le chanter à Berlin même avec un accent impeccable. Quand elle crée la *Fiancée du Fantôme*, de Dvorak, ne pouvant aller à Budapest consulter l'auteur, elle l'étudie pendant des semaines. Or, elle ne comprit pas la partition comme Dvorak. D'où discussion. Vous devinez qui l'emporta : Ce que femme veut, Dieu le veut !

Cette sorte de débat se produisit une autre fois. Gounod avait composé *Rédemption* pour le grand festival de Birmingham. Albani va le trouver, chante devant lui. Arrivée à un certain *do* aigu dont le maître n'avait pas indiqué l'intensité, elle l'exécute *piano*. Gounod sourit de bonheur et lui dit : "Je l'avais imaginé *forte*, mais j'aime mieux votre manière." Liszt aussi aimait sa manière et Brahms non moins, lui qui se prit à pleurer en l'entendant chanter son célèbre *Requiem*.

Rien d'étonnant si Albani, avec une très sûre intuition et un tact sans pareil, se faisait une idée juste d'un rôle ou d'une partition.

A cette conscience d'artiste que nous venons de voir en œuvre, elle joignait un désir toujours en éveil de perfection absolue. Si beaucoup ont cru qu'un ange seul pouvait mieux chanter qu'elle, elle ne le croyait pas. Toute sa vie elle pensa qu'une artiste devait élargir son âme en meublant son esprit de belles pensées, en caressant ses yeux et ses oreilles de belles choses et de beaux sons. Elle écoutait avec bonheur et pour en faire son profit, les voix d'or qui chantèrent à ses côtés. En Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, elle passa ses moments libres dans les musées. "J'ai toujours pensé, dit-elle, qu'un artiste, chanteur ou peintre, devrait saisir toutes les occasions de voir et d'étudier les œuvres d'art et vivre dans une atmosphère d'art." C'est pour cela que, à la veille de créer un caractère, elle lit, elle feuillette les albums, pour trouver dans quelque tableau ou quelque statue la plus belle attitude, le geste le plus plastique.

*
* *

De cette heureuse rencontre d'un don divin et d'une belle âme, d'un talent naturel et d'un travail assidu, qu'est-il résulté ? Quelque chose de parfait, où l'effort ne parut jamais, par conséquent quelque chose d'éminemment artistique. M. Ernest Gagnon, qui entendit Albani en 1873 à Londres, avait parlé de "goût et de tact exquis." M. Couture ajouta plus tard : "Impossible de rien rêver d'aussi-fini... Le contour du phrasé, la délicatesse du trille, la netteté de la vocalise, la justesse de l'attaque, l'égalité du timbre, l'homogénéité des registres et la pureté du style, jamais toutes ces qualités n'ont été réunies chez une même personne à un plus haut degré que chez l'Albani." Parle-t-on du métier ? Elle le possède, en effet, à fond. Sa respiration est tellement silencieuse que la reine de Danemark lui demanda aimablement : "Mais respirez-vous ?" Nous sommes loin de ces soupirs fatigants et prétentieux qui ont été à la mode... Musicienne accomplie, Albani s'attaque aux passages les plus enchevêtrés, en extrait l'idée, la fait resplendir, donnant à son auditoire un sentiment très agréable de sécurité. Et puis, point de faute de goût. On ne chante pas la chanson populaire comme un air de bravoure, ni Wagner comme Bellini : Albani le comprend.

AUTOGRAPHE D'ALBANI

Hotel St Louis
le 14 mai 1890

Madame Albani
 Merci et mille remerciements
 pour la belle chanson
 que je chantais à 5 ans.
 J'y apporte avec moi en
 Angleterre et je la chante
 à mes proches visés au
 Canada.
 De bonne heure
 Albani

A M. ERNEST GAGNON, QUI AVAIT DÉDIÉ A
 MME ALBANI UNE TRANSCRIPTION DE LA
 CHANSON POPULAIRE : *A la claire fontaine*.

De ce point de vue de l'intelligence artistique, elle était sans rivale.— Et pourtant Dieu sait quelle différence il y a entre la musique moderne et celle de Bellini ! En 1874, on ne s'était pas encore rallié à Wagner. Beaucoup croyaient que ses opéras "pleins de récitatifs et hérissés d'arithmétique",— ce sont des expressions du temps,— n'étaient point faits pour la voix humaine : Albani prouva, à New-York, que Wagner peut se chanter.— Puisque nous discutons, je voudrais toucher un point pour l'éclairer. J'ai ouï dire qu'Albani n'était pas actrice : je crois cela faux. Mains témoignages, au contraire, laissent entendre que son jeu était à la hauteur de son chant. Mais je suis sûr qu'Albani préféra toujours sa qualité de chanteuse à sa qualité d'actrice, comme le prouve son goût éclairé et très vif pour l'oratorio et la musique religieuse, où d'ailleurs elle excelle. Cependant, contrainte de jouer l'opéra elle le fit comme tout ce qu'elle faisait : avec un très grand soin, gracieuse toujours, mais conservant la dignité d'une grande dame,— comme de nos jours, Mme Bartet à la Comédie-Française.— Elle était d'ailleurs servie par une diction très surveillée.

" Il n'est pas de salle difficile pour quelqu'un qui sait chanter ", disait-elle, et elle le prouvait.

Dans l'immense palais de Cristal de Londres, où s'entassaient 22,000 auditeurs, 3,000 choristes et 500 instruments, on ne perdit jamais une syllabe de ses lèvres.— Mais aussi, comme on est silencieux ! On veut jouir de tous les sons de cette voix qui paraît naturelle comme celle d'un oiseau. Le champ en est très étendu : toutes les notes sont belles, mais plus belles, presque invraisemblables, les notes très hautes que l'artiste soutient sans la moindre vacillation. Et puis, dans cette voix passe une âme, une âme émue, reconnaissante, disons-le, une âme chrétienne, qui fait monter les larmes aux yeux. Pour porter le charme à son comble, celle qui possède ce don prodigieux est modeste et charmante. Voici comment M. Guillaume Couture, la décrit, en 1883, arrivant sur la scène : " Emue, gracieuse, souriante, rayonnante, Albani salue, caresse de son regard limpide et serein ce public si chaleureux et semble vouloir l'étreindre sur son cœur." Nous avons des raisons, à Montréal, d'être particulièrement sensibles ; mais il semble bien que partout où elle a paru dans le monde, sa seule vue inspira le respect et prédisposait ses auditoires à l'admirer.

A ce propos, je voudrais un instant insister sur l'effet extraordinaire de la voix humaine sur les foules. Chez les hommes, c'est plutôt l'orateur qui subjugué de larges auditoires ; chez les femmes, c'est l'actrice ou la chanteuse. On connaît les triomphes de Rachel et de Sarah : leurs admirateurs ont souvent dételé les chevaux de leur voiture. Naturellement, Albani ne fut pas privée de ce plaisir, à Dublin et à Montréal. Cependant ces manifestations sont exceptionnelles. Ce qui était habituel aux auditoires de notre grande et " chère Albani ", pour parler comme M. Couture, ce sont les applaudissements prolongés et les cris d'admiration qui donnaient à ses concerts des aspects de " political meetin' " (c'est le mot d'un ouvrier de Toronto), et ce sont les rappels sans fin. A Messine, lors de son début, elle réapparut quinze fois devant le rideau et son succès est tel qu'elle éclate en sanglots ; en Russie, on la redemande vingt fois et on lui jette des diamants ; à Vienne, c'est la même avidité ; à Kimberley, elle chante pour les mineurs, et ces pauvres gens deviennent comme fous. Que d'autres exemples de ce noble enthousiasme pour le beau nous pourrions rele-

ver ici et qui font vraiment honneur à la nature humaine. C'est ce vieillard sicilien, mucisien et aveugle, qui lui demande la permission de toucher à son visage, afin de se faire une idée de celle qu'il a entendue avec ravissement : ce sont les habitants d'Acì Reale qui, pour honorer sa dignité dont ils sont frappés, la reçoivent dans un palais, tout entier à sa disposition, et lui offrent un banquet public ; ce sont les princesses royales qui lui écrivent pour lui dire combien elles ont été heureuses de chanter avec elle ; c'est le petit vendeur de journaux, qui, l'écoutant chanter dans un banquet, ne peut plus manger ; c'est une vieille dame, subitement touchée dans un concert pour les incurables, qui signe séance tenante un chèque de mille dollars pour ces infortunés ; ce sont les étudiants américains de l'école des Beaux-Arts de Paris, qui lui préparent un album de leurs croquis et le lui offrent, un soir ! c'est enfin tout ce que j'ai rapporté sur ses décorations, ses amitiés royales, et sur cette considération admirative et affectueuse qui la suivait partout.

La Canadienne

Nous l'avons dit en commençant, et c'est par là que nous voulons aussi finir, Albani est une canadienne-française. Je ne rechercherai pas si son art nous doit quelque chose : j'aurais l'air de me demander "s'il y a une école de musique canadienne"... Personnellement je crois qu'Albani ne nous doit rien. Au surplus, le génie n'a pas de patrie, il est humain : c'est pourquoi cette fille des bords du Richelieu a été acclamée par les riverains de l'Arno, de la Seine et de la Tamise, aussi bien que par ceux de l'Hudson, du Danube, de la Néva et du Gange. Mais pourquoi ces considérations ? Je me trompe : elle nous doit sa naissance et nous sommes fiers d'elle. L'est-elle autant de nous ? Voilà un point délicat. Pour l'élucider voyons quelle a été notre attitude à son égard, et la sienne vis-à-vis de nous.

Quand M. Joseph Lajeunesse promenait sa fille dans le district de Montréal, nous courions applaudir l'enfant de huit ou douze ans qui chantait et jouait de la harpe et du piano. Grâce à un peu de charlatanisme de la part du papa,— dont Emma n'hérita nullement, hâtons-nous de le dire,— les salles étaient remplies et il se trouva parmi nous des prophètes

pour prédire à la jeune virtuose le plus brillant avenir. "Elle nous reviendra quelque jour avec un nom célèbre écrivait alors M. A. Montpetit, nous avons du moins raison de l'espérer." Elle nous reviendra... En effet, dès ce moment on désirait l'envoyer étudier à Paris. C'était en 1862. Emma continua quelque temps ses études au Sacré-Cœur et pendant ce temps son père s'occupait de son avenir. Il voulut organiser de grands concerts pour lui fournir les moyens de traverser l'océan. Une discussion s'ensuivit. Les journaux furent très loquaces, en particulier l'*Ordre*. — Les lointains voyages, disait-on, et surtout la vie de théâtre sont bien dangereux, et Emma Lajeunesse a la réputation d'être une âme pure et pieuse... Faut-il l'exposer à ces périls?... Mon Dieu ! ce sentiment est compréhensible, c'est celui de toutes les mères, de tous les prêtres à la vue d'une jeune âme naïve et ignorante au seuil de la vie responsable.— Oui, sans doute, mais enfin, il faut avoir confiance en la Providence. Et puis, il y a des préservatifs ! — Le résultat de ces hésitations, vous le connaissez : les concerts n'eurent pas lieu ; M. Lajeunesse, dépité et à bon droit, "passa les lignes" et, deux ou trois ans plus tard, Emma partait pour l'Europe.

Nous nous sommes ravisés depuis. Ainsi, le jeudi 8 octobre 1874, on organisait un concert "pour permettre à M. Calixa Lavallée de poursuivre ses études à Paris." De nos jours, l'Académie de Musique de Québec envoie chaque année un jeune artiste en Europe,— vous avez applaudi avant leur départ les Dumaine et les Malépart,— mais dans le cas d'Albani, nous avons manqué notre coup. Ce fut un malheur.

Albani partagea-t-elle le dépit de son père et nous a-t-elle gardé rancune ? A première vue, on le dirait. Songez que ce n'est qu'à son troisième voyage en Amérique qu'elle vint au Canada. Il y avait déjà treize ans qu'elle brillait en Europe. A cela je trouve trois explications. Une personne qui n'a vécu que pendant son enfance dans un pays, et qui l'a quitté avec l'impression d'une terre indifférente ne s'y attache pas nécessairement... Et puis, il y a les exigences d'un *impresario* auxquelles il faut se plier, je suppose, quand on entreprend une tournée sous ses ordres. Enfin, peut-être redoutait-elle un froid accueil ?

Ah ! elle se trompait bien... Fréchette le lui a dit, *en vers*, mais le lui a dit tout de même,— et il y insiste trop. Mais, rassurée par la fervente réception que nous lui fîmes en 1883, elle revint, et revint souvent nous voir. Dans la suite, parlant du Canada, elle dit : “ Ah ! que j'aime les framboises ! ” Premier signe ! Ailleurs, elle fait l'éloge de nos belles familles : “ Tant qu'un Canadien n'a pas treize enfants, il ne croit pas avoir fait son devoir envers son pays. ” Enfin, pour calmer tout à fait nos alarmes, elle exprima publiquement ses sentiments, en 1891 : “ J'ai épousé un Anglais, et je demeure en Angleterre, mais je reste toujours dans mon cœur une Canadienne-française. ”

Bravo ! Voilà qui est net et loyal, voilà qui nous donne le droit de nous enorgueillir de son nom et de sa gloire. Pour la remercier, nous ne saurions mieux faire que de lui répéter le souhait de Mgr Langevin dans sa cathédrale de Saint-Boniface, en 1896 : “ Je désire exprimer la satisfaction, le plaisir et l'honneur que nous avons aujourd'hui de posséder au milieu de nous l'une des reines de l'art musical — en même temps une favorite de notre gracieuse Souveraine. Je lui souhaite la bienvenue avec toute la cordialité d'un compatriote et la satisfaction d'un évêque catholique, fier de voir une concitoyenne garder, au milieu de la gloire du monde, les vieilles traditions de sa foi et de sa nationalité. Que le Ciel lui accorde, après une longue vie de succès et de mérite, d'aller chanter éternellement avec les anges les louanges de Dieu. ”

OLIVIER MAURALT, P.S.S.

A l'école

La maîtresse :

— Voyons, mon petit Jean, combien font trois et deux ?

Silence de Jean

— Ecoute-moi bien. Je suppose que je te donne trois et encore deux sous, combien cela te fera-t-il de sous ?

— Sept, Mademoiselle.

— Comment, sept ?

— Mais oui j'en ai déjà deux dans ma poche.

Un type d'autrefois

BOUT DE DIALOGUE

“ Vous ne trouvez pas, mon cher, me disait dernièrement un vieil ami très perspicace, vous ne trouvez pas, qu'à présent, *tout le monde ressemble à tout le monde* ? ”

— “ Je n'aurais peut-être pas dit la chose d'une façon aussi originale, mais je pense tout à fait comme vous. ”

— “ Des *types*, comme disent les écoliers, quand je veux en trouver, il faut que je cherche dans le passé déjà lointain. ”

— “ Moi aussi, et j'en trouve une fameuse collection ! ”

— “ Peut-être la même que la mienne ? ”

— “ Probablement... Avez-vous connu le docteur DU... ? ”

— “ Un peu seulement. ”

— “ Moi, beaucoup. Cet *original*, comme la plupart des gens le qualifiaient, était un homme excellent, d'une haute intelligence, avec, brochant sur le tout, ce qui ne gâtait rien, une finesse malicieuse étonnante. ”

— Je me souviens tout de même de sa grande taille. Il était maigre, avec des cheveux très noirs relevés en toupet batailleur naturellement frisé. ”

— “ Eh, oui ! si bien qu'une fois, on fut le quérir pour mon plus jeune frère qui n'avait que trois ans, atteint d'un commencement de rougeole ; le bambin ne trouva rien de mieux, en voyant cette figure aimable penchée près de lui, que de prendre le toupet à pleine poignée, en criant : Il a des *frisettes* le docteur !... Mon Dieu ! avons-nous ri, et le docteur plus que les autres ! ”

“ Mais vous savez, cet original était le plus charitable des hommes... Non seulement, il ne demandait rien aux pauvres, mais il les aidait... en faisant payer double aux riches. Vous connaissez l'anecdote de Mme B. ? Mme B va trouver le docteur DU... et passe une grande heure à lui énumérer des maux... imaginaires, tout au moins très peu sérieux. Le docteur écoute patiemment, au moins en apparence, car il n'aimait pas ce qu'il appelait d'un ton assez méprisant les *plaignards*. “ Il faut, disait-il, supporter quelques petites misères, de peur de s'en donner de beaucoup plus graves en cherchant à s'en débarrasser. ”

— “ Or, c'était le cas de Mme B... qui avait une très belle santé. Quand elle eut fini l'énumération de ses maux :

— “ Eh bien, docteur, qu'est-ce que vous m'ordonnez ?

— “ Mais rien du tout, madame.

— “ Rien, ce n'est guère. Et je vous dois ?

— “ Vous me devez, répondit gravement le docteur, qui réprimait une furieuse envie de rire, vous me devez quarante francs.

— “ Quarante francs ! Quarante francs, et pour ne pas me faire une pauvre petite ordonnance !

— “ Justement, madame, j'ai perdu une heure à vous écouter alors que j'ai de vrais malades. C'est mon temps perdu que je vous fais payer.”

— “ La dame se leva fâchée, après avoir déposé deux louis sur le bureau de M. DU... ”

— “ Et oncques plus on ne la vit chez lui ?

— “ Oh ! probablement. Un autre jour, en compagnie d'un jeune confrère, il fut opérer une pauvre femme chargée de famille et dont l'état était grave. Quand l'opération fut terminée avec autant de soin que s'il se fût agi d'une grande dame, le docteur prit à part son jeune confrère :

— “ Nous venons de bien travailler, mon cher ami, et je crois que grâce à nous, cette pauvre femme s'en tirera. Voyons, combien pensez-vous que nous avons gagné l'un et l'autre ?”

— “ Le jeune confrère se frotta l'oreille :

— “ Dame ! si nous avons travaillé chez des riches, ça vaudrait bien... un millier de francs.

— “ Oui, et peut-être davantage. Mais chez des pauvres, il faut se baser sur un autre tarif.

— “ Alors, disons cent francs chacun. Ce n'est pas exagéré, je pense !

— “ Non, cher ami ; et vous allez donner à cette malheureuse un billet de cent francs, qui l'aidera à se soigner et à nourrir ses cinq mioches ; moi j'en donnerai autant et tout sera pour le mieux. C'est le bon Dieu qui nous paiera plus tard.”

— “ Le jeune confrère s'exécuta volontiers et reçut ainsi une bonne leçon pour le reste de sa carrière médicale. C'était, du reste, aussi un croyant, élevé par sa mère, à l'école de la charité.

— “ Et ne vous figurez pas que le docteur DU... fût un homme d'humeur morose. Il était gai comme tous ceux qui ont la conscience en paix, et c'était tout bénéfique pour les pauvres malades, réconfortés par ses plaisanteries. J'ai ouï raconter bien des fois ses saillies à l'ambulance qu'il avait fondée à D..., 1870. Un jour qu'il travaillait à sortir des éclats de mitraille de la jambe d'un Prussien, — alors on ne disait pas Boche ! — il ne cessait de ronchonner en manœuvrant ses pinces avec dextérité : “ Sale Prussien ! sale Prussien !” Et l'homme, qui ne comprenait pas le français, de répondre à chaque exclamation : “ Ia, doctor, ia !” Les autres blessés, au moins les moins atteints, pouffaient de rire, et le docteur n'en était que plus excité à répéter : “ Sale Prussien ! sale Prussien !”

— “ Ce que cet excellent homme a fait de bien est presque inouï. Quand il mourut ce fut une désolation chez ses clients, surtout chez les pauvres.

— “ Un matin, de très bonne heure, il sonna sa vieille Martine qui était à son service depuis vingt ans et lui dit en haletant :

— “ Martine, vite, vite, allez chercher l'abbé M... ”

— “ Monsieur est malade ?

— “ Non, Martine, je suis mort !... Allez vite, allez vite !

— “ Oui, mais je ramènerai aussi le docteur S.

— “ Inutile, ma vieille. J'en ai vu assez s'en aller pour savoir... Courez, courez !”

— “ Deux heures après, le docteur, ayant reçu le Viatique et l'Extrême-Onction, rendait le dernier soupir, assisté par l'abbé M..., tandis que Martine pleurait à gros sanglots.

— “ Quoiqu'il eût dépensé tous ses honoraires à soulager les pauvres, cet homme charitable était aussi un homme juste. Une somme avait été placée pour assurer à Martine une rente viagère de huit cents francs. A cette époque-là, c'était l'aisance pour une femme aux goûts très simples.

— “ Dites-moi, le docteur avait-il toujours été un chrétien pratiquant ?

— “ Il fut converti par l'héroïque patience d'une petite Sœur des Pauvres. Sœur Cécile, en préparant le repas des bons vieux, avait laissé tomber sur ses pieds un chaudron plein d'huile bouillante. Elle souffrait le martyre et le docteur la soignait avec dévouement et plein de pitié.

La petite Sœur ne se plaignait pas, même pendant les pansements les plus douloureux.

—“ Ma Sœur, lui dit un jour M. DU... , on dirait que vous ne sentez rien... Pourquoi ne vous plaignez-vous pas comme beaucoup d'autres qui souffrent bien moins ? ”

—“ La Petite Sœur sourit :

—“ Je me tais, mon bon docteur, parce que...

—“ Parce que ?... ”

—“ Parce que... je pense aux pieds de mon Sauveur cloués à la croix, et puis... ”

—“ Et puis ? ”

—“ Et puis, dit la petite Sœur, avec une hésitation, je demande au bon Dieu le salut... d'une âme.

—“ L'âme d'un mauvais vieux ? ”

—“ Non, pas d'un vieux ! ”

—“ Et cette fois, Sœur Cécile sourit franchement.

—“ Cette réponse apporta une lumière fulgurante dans l'âme du docteur. Le lendemain, en pensant la petite Sœur, il lui dit gaiement :

—“ Sœur Cécile, vous avez gagné votre procès... Je n'aime pas les affaires qui traînent. Hier soir, j'ai été me confesser et jeudi — c'était le Jeudi Saint — je ferai mes Pâques ! ”

—“ Comme je suis contente ! ”

—“ Et moi aussi ; grâce à vous, je suis le plus heureux des hommes !... ”

JEAN-ÉTIENNE

[La Bonne-Nouvelle, Paris]

LA PEUR

Bouche sans voix, œil sans regard,
Le teint livide et l'œil hagard,
Changeant en brute qui lui cède,
La peur est laide !

Eût-elle un frère à secourir,
Qu'un asile vienne à s'offrir
Elle y rampe, elle s'y faufile...
La peur est vile !

Elle crie à la trahison,
Sans voir qu'à ce cri sans raison
Le courage d'autrui s'envole ;
La peur est folle !

Et sur le chemin qu'elle a pris
Voulant fuir la mort à tout prix,
C'est la mort même qui l'arrête.

La peur est bête ! PAUL DEROUÛÈDE

Nécessité de la religion

II.—LA RELIGION EST NÉCESSAIRE A LA FAMILLE

La religion n'est pas seulement nécessaire à l'homme pour vivre sa *vie individuelle* ; elle l'est aussi pour qu'il vive sa *vie familiale*. Or, tout homme a une vie familiale : le célibataire en a lui-même sa part, car, s'il n'est ni époux ni père, il a eu et il a peut-être encore ses parents.

Nous suivrons la même marche que dans l'article précédent, mais nous la suivrons plus rapidement, puisqu'il ne s'agit ici que d'une application des principes déjà exposés. Nous montrerons que, pour la famille, la religion est : 1° un devoir ; 2° un besoin.

1. LA RELIGION, DEVOIR POUR LA FAMILLE

1° Ce qui fait que la religion est un devoir pour l'homme, c'est que, étant une créature de Dieu, *il le sait*. Or, la famille, elle aussi, est une création de Dieu. Et *elle le sait* aussi, puisqu'elle est composée d'être intelligents. Créature intelligente, elle doit, elle aussi, connaître adorer et servir son Auteur.

2° L'homme est d'autant plus tenu à honorer Dieu que Dieu l'a honoré davantage, en mettant en lui l'image finie de ses perfections infinies. Plus on a reçu, plus on doit. Or, la famille, elle aussi est l'image de Dieu en même temps que sa créature. Par la famille se perpétue la *création* ; les parents *conservent* leurs enfants comme Dieu conserve le monde ; ils les gouvernent, ils en sont la Providence ; sans la famille comme sans Dieu, nous n'aurions eu ni croissance ni même naissance.

Est-il possible d'admettre qu'une si belle fille de Dieu ne doive rien à Dieu ? Il serait absurde de le prétendre, et “ les païens eux-mêmes avaient appuyé leur foyer à l'autel ” (1). Le père est un homme, et il doit à Dieu l'hommage de son humanité ; mais il est père, et il doit à Dieu l'hommage de sa paternité.

2. LA RELIGION, BESOIN POUR LA FAMILLE

Pour l'homme, nous l'avons vu, la religion n'est pas seulement un *devoir* ; c'est un *besoin*,

(1) Mgr Bougaud, *le christianisme et les temps présents*, t. Ier, p. 194.

car elle lui est nécessaire pour accomplir sa destinée. Ainsi en est-il de la famille.

La destinée de la famille est de perpétuer la race humaine par la naissance des enfants. Cette destinée suppose nécessairement dans la famille trois éléments : l'époux, l'épouse et l'enfant. Or, ces trois éléments ont entre eux des *rappports* nécessaires et qui doivent être réglés par le *devoir*, puisqu'il s'agit d'être intelligents, libres et responsables.

Autant de sortes de *rappports*, autant de différents *devoirs*. Il y a les *rappports* — et donc les *devoirs*, — d'époux à épouse, de parents à enfants et d'enfants à parents. Or, nous affirmons que, pour l'accomplissement de chacun de ces *devoirs*, la religion est nécessaire à la masse de ceux qui vivent en famille.

Etablissons-le en considérant successivement ces trois espèces de *rappports*.

A.— *Les époux.*

1° Les époux se doivent l'un à l'autre affection, fidélité, et cela jusqu'à la mort. Ils s'y sont engagés solennellement, mais cette promesse est beaucoup plus facile à faire qu'à tenir. Le temps use la beauté, le charme et les résolutions. Faire abstraction de ses préférences, de ses goûts, de ses inclinations, c'est facile pendant quelques jours. Mais bientôt tout cela reparaît avec ses exigences. . . Et pour fermer l'oreille à ces exigences et n'écouter que le *devoir*, il faut l'aide de la religion : nous l'avons démontré. Qui dit famille dit sacrifice, et le sacrifice ne se comprend pas sans la religion. C'est elle qui aide à tenir *malgré tout* les promesses sur lesquelles a été fondé le foyer :

Tel mécréant qui insulte Jésus-Christ lui "doit l'amour sans égoïsme de sa mère, l'inviolabilité du cœur de son épouse, les tendresses religieuses de ses enfants, en un mot, les joies et les charmes les plus purs de son foyer." (2)

2° Les faits sont d'accord avec la théorie. Sous le règne des idées religieuses, on essaye à l'aide de concession mutuelles, de faire disparaître, chacun de son côté, les imperfections qui pourraient contrister "l'autre". Mais si les idées religieuses ont perdu de leur force, l'époux, au lieu de chercher dans le *devoir* un remède à ses inconstances leur cherche plus aisément un complice dans la loi civile, et

l'oblige à lui ouvrir cette porte de sortie qu'on appelle le *divorce*. Singulière manière de remplir son *devoir* que de le fuir ! . . .

De là cet aveu d'un incroyant : " Nous n'avons pas remplacé ce sentiment profond de morale intérieure qu'on appelait sentiment religieux, qui donnait un caractère si haut à l'homme, à la femme et à la famille. Misérables, qui croyez que cela se remplace avec de la critique et des phrases ! . . ." PROUDHON (3).

B.— *Les Parents.*

Chronologiquement, il faut être époux avant d'être parents. Mais ici l'ordre d'importance n'est pas indentique à l'ordre chronologique : on se marie tout d'abord pour être père et mère; l'enfant est le but principal du mariage.

Pour remplir complètement leurs *devoirs* de parents, les époux ont besoin que la religion les éclaire sur leurs obligations et leur procure la force de les remplir.

1° La religion les aidera d'abord à être parents. C'est grâce à elle que la maison sera peuplée d'enfants. La maternité amène des douleurs, et la paternité des charges, devant lesquelles on est bien souvent tenté de reculer. C'est la religion, et elle seule, qui montrera que là est le *devoir*, et qui aidera à l'accomplir.

A l'heure présente, dans plusieurs pays, le problème de la dépopulation est angoissant. On y cherche des remèdes, on en propose de toutes sortes, d'ordre législatif, d'ordre honorifique, d'ordre pécuniaire. Après les avoir énumérés dans son livre sur la *Famille* (4), Henri Lavedan conclut que le vrai, le décisif remède est la foi religieuse : " Là où les autres remèdes échouent, il obtient."

2° Une fois l'enfant venu au monde, le père et la mère se sentent responsables de sa vie physique, et ils s'imposent ordinairement, pour la sauvegarder, tous les sacrifices nécessaires. Mais en est-il de même pour sa vie morale ? Ici encore, s'ils n'ont pas de religion, ils seront portés à négliger leur *devoir*. Quand on ne croit ni à Dieu, ni à l'âme, ni à l'immortalité, comment se croirait-on obligé à quelque chose

(2) Mgr Gibier, *les Objections contemporaines contre la religion*, t. Ier, p. 153.

(3) Cité par la *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1875, et dans nos *Apologistes laïques au XIXe siècle*, p. 158.

(4) Chez Perrin.— Nous avons résumé les données de ce livre dans la *Réponse* de mai 1917.

envers l'âme d'un enfant ?... Mais ce n'est pas ainsi que pensent des époux religieux : ils regardent l'enfant comme un dépôt dont Dieu leur demandera compte :

De leurs fruits, comme l'arbre, ils se font un
[honneur :
Un fils est à leurs yeux un tribut au Seigneur,
Un serviteur de plus pour servir le grand Maître,
Un œil, une raison de plus pour le connaître,
Une langue de plus dans le chœur infini
Par qui, de siècle en siècle, il doit être béni.

LAMARTINE (5).

Ayant cette conviction, le père ne regardera pas son enfant seulement comme une distraction du soir après sa journée de labeur, et la mère, comme une poupée vivante avec laquelle elle puisse s'amuser. Toute autre est la fonction qu'ils envisagent, et qu'un époux définissait en termes heureux en y associant son épouse :

Elever avec elle un être aimé comme elle,
Vivre tous deux penchés sur cette âme immor-
[telle,
Deviner chaque instinct pour le purifier.
Espier chaque élan pour le fortifier,
Nous agrandir nous-même en cette sainte tâche,
A lui servir d'exemple aspirer sans relâche,
Et, nous affermissant ensemble au droit chemin,
Vers Dieu monter tous trois en nous donnant la
[main !

E. LEGOUVÉ, (6).

Telle est la conception vraie du rôle d'un père et d'une mère ; et cette conception est religieuse. Elle oblige les parents à faire connaître Dieu à leurs enfants, à le leur faire aimer, prier, servir, et à les mettre ainsi sur la route du ciel, avant même qu'ils sachent qu'il y a un ciel.

Ce que Nous venons de dire sera complété par ce que nous allons dire au sujet des enfants, car, si les enfants ont besoin de la religion, les parents ont le devoir de la leur donner.

C.—*Les enfants.*

1° La religion est nécessaire à l'enfant. Il est à l'âge où s'éclaircit la notion du bien et du mal, où le bien se présente comme à recher-

cher et le mal comme à éviter, où se prennent les habitudes vicieuses ou vertueuses, où l'arbre prend en croissant la stature droite ou difforme qu'il gardera ensuite.

C'est alors surtout que la religion doit intervenir. L'enfant, à qui l'on impose des lois, a besoin de savoir que ces lois sont l'œuvre d'un législateur qui a le droit de les faire, d'en sanctionner l'observation ou la négligence, et qui pour cela peut inspecter à tout moment le domaine de la conscience.

L'enfant doit donc connaître Dieu. En d'autres termes, ses parents doivent le lui faire connaître.

Ils n'ont pas à attendre le moment où cet enfant sera confié par eux aux prêtres. Ceux-ci ont pour fonction de continuer et de parfaire l'éducation religieuse. Mais de commencer cette éducation, c'est le père et la mère qui en ont la facilité et le devoir. Plus tôt ils s'y prendront, et mieux ils réussiront à graver les bonnes mœurs au cœur de leur enfant.

De cette obligation quelques parents croient se dispenser en disant : " Nous faisons *instruire* nos enfants, et l'instruction leur donnera la lumière et la force pour éviter le mal et faire le bien ".

C'est là un leurre coupable. L'instruction n'est pas l'éducation, la science n'est pas la religion. Elle donne une force nouvelle, mais il s'agit de diriger cette force de l'homme, comme toutes les autres qu'il possède, vers le bien. Et cette direction, ce n'est pas l'instruction qui peut la donner. Quelle influence la grammaire et l'arithmétique peuvent-elles avoir sur la vertu ?

2° L'expérience confirme ces principes. Des incroyants eux-mêmes ont reconnu l'insuffisance de l'éducation donnée à l'enfant, quand elle ne s'appuie pas sur la foi religieuse. C'est ainsi que DIDOROT a écrit :

L'étude de la religion est essentielle à la jeunesse . Pour bien élever ma chère petite fille, je n'ai pu trouver, après de longues recherches, de livre comparable au catéchisme... Toute éducation bien faite repose sur la religion (7).

Et voici une autre déclaration d'un rationaliste :

(5) *La chute d'un ange.*

(6) *Un jeune homme qui ne fait rien.*

(7) Cité par Mgr Gibier, *les Objections contemporaines*, t. Ier, p. 154.

Si j'étais absolument forcé, pour en enfant, de choisir entre savoir prier et savoir lire, je dirais : "Qu'il sache prier !" Car prier, c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de celui d'où émane toute lumière, toute justice, toute bonté. E. LEGOUVÉ. (8).

On sait que les théories que nous combattons ici ont reçu une sorte de consécration officielle par l'abandon de l'instruction religieuse dans les écoles publiques de la France. Or, voici, après expérience, l'avis de deux magistrats sur les résultats obtenus :

M. FEUILLOLEY, avocat général : "Longtemps les bons esprits avaient espéré que l'instruction, pour laquelle le gouvernement de la République fait tant de sacrifices, moraliserait l'enfance. Il n'en a rien été." (9).

M. GUILLOT, juge d'instruction et membre de l'Institut : "Jamais plus qu'à notre époque on ne s'est occupé des enfants. Pourquoi tous ces efforts réunis produisent-ils si peu ? Parce qu'une grande partie se stérilise en se privant de la seule force qui agisse sur les enfants : je veux parler de l'éducation morale et religieuse... L'enfant qui se croit vu de Dieu, suivi de Dieu, puni de Dieu, sera autrement gardé que celui qui ne pense échapper qu'à un œil humain, qui ne le voit pas partout, qui ne le suit pas partout." (10).

Ainsi se conclut, comme certaines expériences de physique ou de chimie, la triste expérience tentée sur l'âme des enfants. On a voulu voir si leur âme continuerait à respirer, privée du salutaire oxygène de la religion...

L'expérience a raté...

L'abbé E. DUPLESSY.

(Le Noël).

(8) Cité, même volume, p. 155.

(9) Discours pour la rentrée des tribunaux, 16 octobre 1901.

(10) Cité, *Apologétique chrétienne*, par un professeur de Séminaire, t. 1er, p. 237.

La grande guerre et ses grandes figures

PAR LE R. P. ALEXIS, CAPUCIN



LE GÉNÉRAL DE MAUD'HUY(1)

Le général de Maud'huy est fils de la Lorraine annexée, par conséquent doublement français. Il naquit en effet en 1856, dans la ville de Metz, et d'une famille de bourgeois messins.

Son père, chef de bataillon des grenadiers de la Garde, fut tué à Magenta. Le jeune homme n'avait que quatorze ans lorsque nos défaites de 1870 et l'annexion à l'Allemagne de l'Alsace-Lorraine le chassèrent de sa patrie. Mais cet exil de sa province natale et le souvenir des bords de la Moselle où s'étaient écoulés les jours heureux de son enfance ouvrirent dans son cœur une blessure inguérissable qui détermina sa vocation militaire.

Nous trouvons dans la *Croix* du 10 décembre 1918, sous la signature de Joseph Mollet, l'anecdote suivante : "Vers 1873, au collège de la

(1) Voir *Correspondant* 10 avril 1915.

Providence, à Amiens, grandissait un robuste garçon brun, frisé, brillant élève, aussi fort en escrime et en gymnastique qu'en discours latin. Les tout petits le regardaient avec une certaine révérence. Les mieux renseignés disaient aux autres : "C'est de Maud'huy. Il veut être officier comme son père. Il est de Metz."

Cette année-là, autour de la distribution des prix, que présidait un général, devant une assistance impressionnante, le Père préfet proclama la liste des lauréats : "Prix d'honneur, offert par les anciens élèves : Louis de Maud'huy de Metz."

Ce fut un tonnerre d'applaudissements dans la salle. Louis de Maud'huy, d'un pas délibéré, s'en alla chercher une pile de grands livres dorés sur tranche, se fit couronner par le général, prit place sur l'estrade et dut en descendre à plusieurs reprises pour se voir décerner nombre d'autres couronnes et bouquins.

Les camarades de Maud'huy racontaient au collègue que, pour s'endurcir en vue de la vie militaire, le jeune candidat à Saint-Cyr renonçait à tout ce qui pouvait adoucir les rigueurs de la température, répudiait les pardessus d'hiver, remplaçait la nuit, ses couvertures, par un simple drap, lorsque les carreaux étaient constellés de givre, et se condamnait à un régime d'ascète, afin, de pouvoir prêcher d'exemple, plus tard, aux soldats auxquels les exigences de la vie de campagne l'obligeraient de demander de durs sacrifices."

"Reçu dans les premiers rangs à l'école Saint-Cyr (1874), il y fit aussitôt sa marque. Deux ans plus tard il en sortait pour être incorporé au 16^e bataillon de chasseurs, corps d'élite qu'il prit en affection et dans lequel il fit toute sa carrière jusqu'au grade de colonel.

Le jeune officier représentait bien, en effet, le type du parfait chasseur.

Petit de taille, mince, élégant, souriant, et narquois, souple et robuste, expert dans tous les sports, bon cavalier et meilleur fantassin, il était digne de commander ces chasseurs que le Canada saluait naguère avec tant d'enthousiasme.

Il suivit la filière par où passent tous les officiers d'avenir : écoles de tir et de gymnastique, école supérieure de guerre, 1882-84, avec, à la sortie le brevet d'état-major. Il attira par-

tout sur lui l'attention des plus méritants de l'armée nouvelle.

Nommé en 1896, professeur adjoint à l'École supérieure de la guerre il y fut chargé pendant deux ans du cours d'état-major.

Deux ans plus tard, 1898, il entra au ministère de la guerre dont le titulaire était alors M. Godefroy Cavaignac. Mais ce ministre dura peu, et Maud'huy fut renvoyé en service actif.

Chargé du commandement du 20^e bataillon de chasseurs à Baccarat et de la garde d'une portion de la frontière des Vosges, le lieutenant-colonel de Maud'huy sut remplir de son ardeur ses soldats et leur inspirer une confiance aveugle qui était bien nécessaire pour réagir contre les influences délétères qui ruinaient à cette époque la discipline militaire.

Chacun, en effet, a gardé frais dans sa mémoire les souvenirs du dreyfusisme, des ministères Picard et André, et de tant de nombreux événements qui, en ébranlant les fondements de l'Armée et de l'Église de France, conduisaient notre patrie à deux doigts de sa perte. De Maud'huy fut du nombre des officiers supérieurs qui ne perdirent pas courage et cherchèrent dans l'étude passionnée de leur art un dérivatif à leurs déboires.

Il fut rappelé en 1903 à l'École supérieure de guerre et chargé, jusqu'en 1907, du cours important d'infanterie. A partir de 1907, il professa le cours capital de tactique générale. Son action pendant cette longue période d'enseignement devint graduellement prépondérante et lui acquit un ascendant incontestable sur les jeunes officiers, qui bénéficièrent de ses leçons.

De son enseignement est sorti un monument considérable sous la forme d'un volume intitulé : Infanterie.

Dans ces ouvrages se manifestent le talent d'un écrivain et la maîtrise d'un futur chef d'armée. Il y prône la doctrine de l'offensive et le rôle essentiel de l'infanterie.

"N'oublions pas, dit-il, que la défensive peut être en certains cas nécessaire, mais qu'elle doit rester alors temporaire ou limitée alors à un coin du champ de bataille, et toujours en vue de l'offensive finale. Le général qui se cantonne dans la défensive est voué à la défaite certaine, car la guerre se fait surtout avec le moral des soldats, et le soldat qui attaque se croit supérieur à celui qui se défend.

“ Or, l'instrument de l'offensive est l'infanterie. Il ne faut certes pas discréditer l'artillerie ni les autres armes, cavalerie, aviation. L'aviation nous éclaire encore mieux que la cavalerie. La cavalerie forme des rideaux qui couvrent les mouvements ; elle protège les retraites, elle bouche en cas de nécessité les trous des fronts, elle recueille après la victoire les prisonniers. L'artillerie écrase l'ennemi, arrête par ses barrages l'infanterie adverse, bat le front d'attaque et ouvre le chemin à l'infanterie qui progresse. Mais enfin c'est l'infanterie seule qui avance, conquiert, occupe le terrain et gagne la victoire. Une armée consiste en un corps principal, l'infanterie, et en des corps auxiliaires, l'artillerie, la cavalerie, l'aviation. Tous ces corps ont un rôle nécessaire ; et de la sage utilisation de chacun de ses corps dépend le succès.

“ L'infanterie, c'est le peuple armé. Le fantassin c'est l'homme tel que le produit la nation. Un peuple a l'infanterie qu'il mérite. Tant vaut le peuple tant vaut l'infanterie. Un peuple riche et industriel peut avoir une bonne artillerie, un peuple possédant une aristocratie guerrière et une bonne race de chevaux peut avoir une cavalerie redoutable, seul un peuple patriote peut avoir une bonne infanterie.”

Cette dernière observation est admirable. Elle nous explique comment, à l'époque de la débâcle russe, la cavalerie cosaque assistait, impassible et méprisante, à l'écoulement de l'infanterie affolée, réduite à l'état de cohue sans discipline et sans patriotisme. Les cosaques étaient des nobles bien montés ; les fantassins n'étaient que des serfs et des barbares.

Chaque nation a eu ses fantassins fameux ; les archers anglais de Crécy et d'Azincourt ; les Têtes rondes de Cromwell ; les lansquenets allemands, les Suisses, les Tercios catalans de Gonzalve de Cordone et du comte de Fontaine ; la France est fière à juste titre de ses grognards et de ses poilus.

Lorsque la guerre éclata, de Maud'huy, quoique âgé de cinquante-huit ans n'était encore que général de brigade. Nous ne dirons pas que la guerre révéla sa valeur, elle était universellement connue dans l'armée, mais elle fit passer outre aux préventions. Nous le voyons franchir en deux mois tous les échelons du haut commandement. Le 16 août, il

est promu général de division ; le 4 septembre, commandant de corps d'armée ; le 30 du même mois il était mis à la tête de la 10e armée.

Il était lorrain : dès les premiers jours de la guerre on le choisit pour envahir la Lorraine. La division qui appartenait au 8e corps d'armée franchit la frontière en avant-garde. Du 14 au 18 août, il refoulait les forces ennemies. Le 18, il entra à Sarrebourg à la tête du premier bataillon français. Quelle joie ce dut être pour lui ! Hélas ! les premiers succès n'eurent pas de lendemain. L'ennemi nous attendait sur un terrain bien préparé. L'armée du général de Castelnau vit ses efforts se briser sur toute la ligne de Morhange-Sarrebourg. Il ne restait plus qu'à battre en retraite et qu'à regagner nos positions en deça de la frontière. C'était partie remise pour quatre ans.

Castelnau d'ailleurs, ne tarda pas à prendre une éclatante revanche. On sait comment les Allemands, qui se croyaient déjà victorieux, se jetèrent tête baissée dans la trouée de Charme et comment ils éprouvèrent un sanglant échec ; comment, en présence de l'empereur Guillaume qui préparait son entrée triomphale à Nancy, ils échouèrent piteusement à l'assaut des tranchées du Grand Couronné.

La 16e division de Maud'huy, malgré sa fatigue, prit part à la victoire ; elle chassa les Allemands qui l'attaquaient et les força de rebrousser chemin de l'autre côté de la Montagne. Le général fut, à cette occasion, cité à l'ordre du jour, et reçut la troisième étoile du divisionnaire, 26 août 1914.

Devenu, 4 septembre, commandant du 18e corps d'armée, le général de Maud'huy quitta la frontière et courut prendre part à la bataille de la Marne. Son rôle y fût généreux. Le 19 septembre, le 18e corps fut cité à l'ordre du jour. Le 25, le Général fut nommé commandeur de la Légion d'honneur. Enfin, le 29 du même mois, il fut mandé dans la Somme avec charge d'y créer une nouvelle organisation, celle connue depuis sous le nom du 19e armée.

On sait que la dixième armée arrêta du 2 au 10 octobre l'attaque de cinq corps d'armée allemands et permit ainsi à l'armée anglaise de remonter vers le nord.

Depuis lors, le brave soldat n'a pas cessé un instant de lutter sur la brèche.

On raconte que lorsque le fils aîné du Général, entré dans l'aviation au sortir de Saint-Cyr, se préparait à faire son premier raid sur les casernes de Metz la patrie tant aimée, son fils cadet, âgé à peine de douze ans, s'écria : " Père, je t'aime bien, j'aime bien mon frère, mais j'aime mieux que vous soyez tués tous les deux et que Metz soit Français ! "

Noble enfant ! Tes vœux sont comblés. Metz est pris, et ton père plein d'honneur et de vie, a été nommé le premier gouverneur.

Fr. A., *cap.*

Zénobie est triste...

(POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU TEMPS PRESENT)

Je suis un petit employé au ministère de l'Intérieur, 500 francs par mois, quelques petites rentes — beaucoup de russes, hélas !...

Je suis, en plus, un vieux garçon... jamais osé me marier !... Mais, ayant horreur du restaurant, je voudrais bien une bonne comme pas mal de mes amis en possèdent... une perle, quoi !

J'ai passé mes dernières vacances dans la... (au fait, j'aime mieux ne pas dire où) et enfin je suis revenu avec la perle !

La perle a trente-deux ans, un soupçon de moustache, elle fait la cuisine courante qui va de l'œuf dur au pot-au-feu, de bonne vie et mœurs, aime les maisons régulières sans chien ni enfant, et où la cuisinière fait son marché elle-même.

J'acceptai toutes ses conditions, et, parce qu'elle me paraissait un peu triste de quitter sa terre natale, je la ramenai avec moi en octobre et en 1ère classe (j'ai parfois des petits permis !)...

*
* *

Donc, j'avais une bonne !

Je voyais l'année avec des yeux roses.

Je me contempiais, moi qui ai une horloge dans le ventre, trouvant sur ma table mon café au lait à 8 heures et un petit croissant bien chaud. A midi, en entrant, je humais déjà l'odeur familiale d'un pot-au-feu ravigotant et

doré. Et le soir... oh ! le soir !... un potage... deux œufs mollets, des pommes au beurre, une camomille, mon journal, ma pipe... O volupté de vivre !...

Oui, mais au bout de huit jours, Zénobie — elle s'appelle Zénobie — me parut mélancolique... Le mal du pays !... pensais-je... Il ne s'agissait pas de perdre ma bonne et, le dimanche après la messe, je lui dis de ma voix douce — j'ai la voix très douce ;

— Zénobie, vous avez du chagrin ?...

— Oui, je m'ennuie... j'ai vu des " Payses " à la sortie de l'église... elles vont au cinéma ce soir... Tandis que moi !...

— Ce n'est que cela !... mais, ma bonne Zénobie, je vous payerai le cinéma tous les dimanches !... Justement, je connais l'abbé Honoré le directeur du bon Cinéma, je lui dirai de vous mettre en bonne place...

Zénobie sourit... J'étais sauvé !

*
* *

Pas pour longtemps.

Quinze jours après, Zénobie fut triste.

— Qu'avez-vous, Zénobie ?...

— J'ai... que je recommence à m'ennuyer !

— Mais, le cinéma ?...

J'en ai assez... ça me fait mal aux yeux. Les patrons de mes " payses " sont plus généreux que Monsieur... ils leur payent le théâtre...

— Eh bien ! Zénobie... moi aussi, je vous payerai le théâtre !... mais de bonnes pièces, n'est-ce pas ? Vous êtes une honnête chrétienne... j'ai promis à vos parents de veiller sur vous... Enfin, je vous paye le théâtre !...

Zénobie parut rassérénée. Pendant deux semaines, ce fut très bien... je l'entendais parfois fredonner des petits airs en tournant un miroton. Mon cœur s'abandonnait à l'espérance... je garderai ma bonne !

*
* *

Mais, un lundi matin, elle apparut de nouveau avec des nuages sur le front.

— Zénobie, seriez-vous souffrante... ? gripée, peut-être ?

— Non... je suis seulement humiliée.

— Et par qui ?

— Par vous...

— Par moi !...

— Oui, vous me laissez aller au théâtre, mais dans quel costume ! Je n'ai rien à me mettre, et j'empoisonne l'eau de Javel... Ça, on l'a dit à côté de moi. Il n'y a pas à le nier, je l'ai entendu.

— Zénobie, je vous payerai de l'ylangylang et même du patchouli...

— Oui, mais ça ne remplace pas une fourrure.

— Je vous payerai une fourrure... Je vais même vous en donner une tout de suite !

J'allai lui chercher dans un tiroir de commode le renard d'une de mes ancêtres, un beau renard, ma foi !... qui pour n'être pas bleu valait plusieurs billets de 100 francs.

Elle le regarda d'un œil non pacifié...

— Pour le théâtre, j'aimerais mieux quelque chose de moins ordinaire.

— Zénobie, vous allez fort !... Pourtant ? oui... attendez... je crois bien avoir un skunk de la tante Henriette.

Je revins avec une pèlerine soigneusement enveloppée... Zénobie la regarda, la palpa et sa large face se fendit d'un sourire satisfait !

— Ça on ne pourra pas dire que c'est du lapin...

— Oh ! non... il y a cent ans que c'est dans la famille.

Une fois encore, j'avais sauvé ma bonne !

*
* *

L'effet de la pèlerine fut grand, mais éphémère.

Zénobie retomba dans une tristesse noirâtre. Je n'avais reculé que pour mieux sauter. Cette fois, c'était le cafard à fond, la catastrophe fatale... Je provoquai une explication.

— Oui, je suis triste, s'écria Zénobie, croyez-vous que c'est une vie de bonne !

— Taisez-vous, vous êtes plus heureuse que moi !

— ...de se dire que si un accident vous arrivait, c'est l'hôpital tout de suite !

— Mais non, je vous ferais soigner ici...

— J'ai pas confiance... Ah ! si j'avais des rentes !

— Vous resteriez à mon service ?

— Oui, Monsieur ! Et alors, ce serait un noble service, un service de liberté...

— Mais remarquez, Zénobie que, moi aussi, je suis au service d'une foule de personnes. Je suis commandé par celui-ci, attrapé par celui-là, et avec beaucoup moins de formes que je n'en mets pour vous parler. Vous ne connaissez pas mon chef de bureau ! D'ailleurs, plus on monte, plus on sert. Le Pape lui-même s'appelle "le serviteur des serviteurs de Dieu".

— Je ne demande pas à être pape, mais seulement à avoir des rentes.

— Eh bien ! Zénobie, vous aurez des rentes !

— Combien ?

— Douze cents... je n'ai que ça...

— Et mes gages en plus ?

— Oui.

— Enfin... soit !

L'alerte avait été chaude, j'y laissais des plumes, mais cette fois ma bonne était vissée, boulonnée à mon service.

*
* *

Quelle erreur !... Huit jours après, Zénobie était navrante, elle ne disait plus un mot, elle pleurait jusque dans la soupière.

— Mais, enfin, Zénobie... qu'avez-vous encore ?... il me semble qu'il ne vous manque plus rien ?...

— Il me manque tout !...

Et comme je la regardais, sidéré, voyant de nouveau l'effondrement d'un bonheur si souvent en danger, elle me cria, les deux bras en l'air :

— Ah ! vous croyez que parce qu'on n'est qu'une domestique, on n'a pas de cœur !... Eh bien ! moi, j'en ai, un cœur !...

— Mais, Zénobie, je vous ferai remarquer que le mot "domestique", loin d'être un mot d'humiliation, est le nom le plus touchant, le plus caressant qui existe. C'est un nom maternel, un nom d'adoption, il signifie qu'on est de la maison, de la famille. Ensuite, j'ai toujours cru que vous aviez du cœur...

Alors, Zénobie mangea le morceau :

— Oui, j'ai du cœur, et je veux me marier !... Mes deux "payses" ont trouvé, et elles se marient ce mois-ci. Tandis que vous, vous vivez comme un loup, vous ne recevez personne !... Je ne peux faire aucune relation ici !

Cette fois, je me sentis perdu !...

... Je fermai les yeux quelques secondes, le temps de prendre la seule, l'héroïque résolution qui ferait à tout jamais la bonne à la maison.

— Zénobie, vous voulez vous marier !

— Oui, je veux me marier !

— Avez-vous quelqu'un en vue ?

— Non, hélas, personne !

— Eh bien !... je fis un suprême effort — eh bien, m'accepteriez-vous ?

Elle me regarda, me soupesa à ce nouveau point de vue, et dit, oh ! sans coup de foudre :

— Mon Dieu... oui !...

J'étais sauvé !... Cela me coûtait cher, mais au moins, et définitivement et enfin, mes tribulations de bonne étaient finies.

*
* *

O candeur de mon âme naïve !

Huit jours après, en revenant du ministère, je trouvai Zénobie se mouchant bruyamment sur un fauteuil.

— Eh bien, quoi donc, Zénobie, ma petite Zénobie, encore les yeux rouges !... Il me semble pourtant qu'il ne vous manque plus rien !... Vous avez des fourrures, des rentes, un gentil petit appartement, un gentil petit mari, que vous faut-il encore ?

Zénobie se jeta à mon cou et cria :

— Si !... il me manque quelque chose !

— Et quoi donc ?

— Une bonne !

PIERRE L'ERMITE

[La Croix]

Son libérateur

Une demoiselle très romanesque étant tombée dans une rivière, fut sur le point de se noyer. Un libérateur se trouve par hasard, qui la ramène évanouie, et elle est emportée chez elle. Lorsqu'elle a repris connaissance, elle déclare à sa famille qu'elle veut épouser celui qui l'a sauvée. — Impossible, dit le père — Il est donc marié ? — Non. — N'est-ce pas ce jeune homme qui demeure dans notre voisinage ? — Eh ! non, c'est un chien de Terre-Neuve.

ILS SE TROMPAIENT TOUS LES DEUX

C'était dans le train de Paris à Versailles. Un gros monsieur, trop bien mis, type complet du parvenu qui veut se donner de l'importance, était monté en seconde à côté d'un modeste cultivateur.

A un certain moment, le monsieur veut prendre son mouchoir, un beau mouchoir de soie, qu'il avait déjà sorti ostensiblement plusieurs fois de sa poche, et il ne le trouve pas. Il cherche, il se fouille ; pas de mouchoir. Il se retourne vers son compagnon de voyage et lui dit brutalement :

— Est-ce vous qui avez pris mon mouchoir ?

L'autre le regarde fixement en haussant les épaules et ne répond pas.

Quelques instants après, le parvenu retrouve son mouchoir qui était tombé sous la banquette.

— Je vous demande pardon, dit-il brusquement au cultivateur, je m'étais trompé ; je croyais que vous m'aviez pris mon mouchoir.

— Nous nous étions trompés tous les deux, répond le paysan ; moi je croyais que vous étiez un homme bien élevé.

LES PÈRES

Lorsque je suis penché sur sa fragile tête,
Dans l'oreiller blottie au fond du cher berceau
Comme au bord de son nid la tête de l'oiseau,
Je fais des rêves blonds dont l'essor ne s'arrête.

[ettes

Entre mes doigts brûlants prenant ses mains flu-
D'une douceur pareille aux feuilles d'arbrisseau,
Je les respire comme aux rives du ruisseau
Un bouquet fraîchement cueilli de violettes.

Je cherche à percevoir son souffle si léger
Qu'il ne saurait mouvoir en pollen d'oranger,
Et dans la chambre tiède, alors que le soir tombe,

Et que les iris bleus s'effeuillent lentement,
Je sens sa petite âme innocente d'enfant
Qui plane sur son front comme un vol de
[colombe.

AMÉDÉE PROUVOST

ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

MARS 1920

1.— Le feu éclate au milieu de la nuit dans une maison de Saint-Ferréol, comté de Montmorency, et cause la mort de six personnes, dont deux vieux de près de 85 ans, et quatre enfants, respectivement âgés de 17, 13, 11 et 9 ans.

— Le nouveau Conseil de Ville de Québec entre en fonction. Le nouveau maire de Québec, M. Samson, prête serment en présence de S. H. le recorder Déry.

2.— La visite du Prince de Galles a coûté au pays la somme de \$101,709.00.

— L'honorable M. Thomas Chapais, le nouveau représentant de la division Grandville, prononce, en français, son premier discours au Sénat canadien.

3.— Le sucre granulé se vend actuellement 19 sous à Ottawa.

4.— Le R. Père Fillion, le nouveau supérieur des Pères Blancs, à Québec, est arrivé dans notre ville, cet après-midi, après un séjour de dix-huit ans dans les missions d'Afrique.

— Le Conseil de Ville d'Ottawa décide la construction d'un hôpital civique au prix de \$2,750,000.00.

5.— Les Pères du Saint-Sacrement de Québec accordent le contrat de leur nouvelle église, qui sera construite sur le Chemin de Sainte-Foy. L'entreprise sera de plus de \$200,000.00.

6.— Une violente tempête de neige s'abat sur la région de Québec. Il tombe onze pouces et demi de neige par un vent qui atteint une vitesse de 28 à 38 milles à l'heure.

7.— On apprend à Québec que Mgr O. Cloutier, prélat de la Maison du Pape, curé de Jacques-Cartier, actuellement à Rome, vient d'être nommé protonotaire apostolique *ad instar participantium* par Sa Sainteté Benoît XV.

8.— M. Fernand Rinfret, rédacteur au *Canada*, de Montréal, est choisi comme candidat officiel du parti libéral pour la division de Saint-Jacques, à l'élection du mois d'avril.

— Sir Lomer Gouin souscrit \$10,000.00 à l'œuvre de l'Université de Montréal.

9.— L'amendement du Chef de l'Opposition au Parlement fédéral, M. Mackenzie-King, demandant des élections générales, est défait à la Chambre des Communes par un vote de 112 contre 78.

— A Toronto, s'ouvre le Parlement fermier, le premier du genre dans l'histoire du Canada, sous la présidence de M. L. Clarke, lieutenant-gouverneur de l'Ontario. Ce gouvernement n'a qu'une majorité de deux voix dans une chambre qui compte 111 membres.

10.— Le Ministre du Service naval dépose devant la Chambre d'Assemblée, à Ottawa, le rapport de l'amiral Jellicoe au sujet de la marine canadienne. Il contient quatre suggestions pour la construction d'une flotte qui pourrait coûter de 1 jusqu'à 25 millions. L'Amiral suggère encore que l'administration de cette flotte soit faite par un ministère spécial des affaires navales.

— L'honorable J.-C. McCorkill, ancien juge de la Cour Supérieure, meurt à Québec, à sa résidence de la Grande-Allée.

— L'honorable J.-C. Doherty, ministre de la Justice, et sir Thomas White, ancien ministre des Finances, sont nommés membres du Conseil Privé. Les nouveaux conseillers pour le Canada seront assermentés lors de leur prochaine visite en Angleterre.

— A l'Hôpital Général, d'Edmonton, à l'âge de 71 ans, décède Sa Grandeur Mgr Émile Legal, archevêque d'Edmonton.

12.— Son Excellence le Duc de Devonshire, gouverneur-général du Dominion, quitte la capitale pour St-Jean, N.-B., d'où il s'embarquera sur l'*Empress of France* pour l'Angleterre. Il reviendra au Canada en mai prochain.

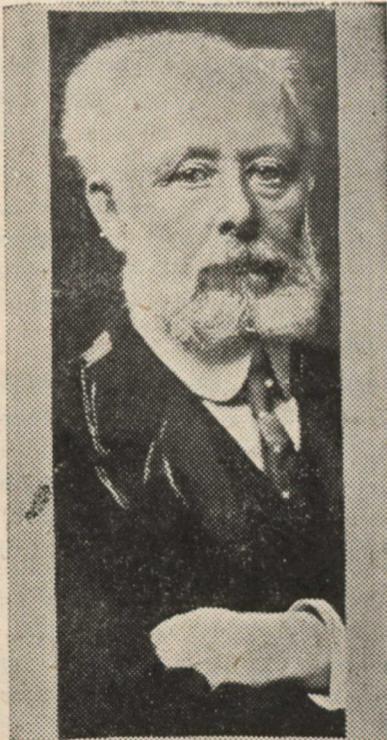
13.— Un abaissement de la température faisant suite à la pluie produit un verglas qui recouvre les arbres de notre région et désorganise le réseau de transmission d'énergie électrique de notre ville. Un vent d'une violence extrême avec une neige abondante

s'élève vers le soir et s'arrête complètement la circulation des tramways de Québec et de Lévis.

14.— L'église de Saint-Joseph de Buckingham est complètement détruite par un incendie que l'on croit dû à une défectuosité de l'installation électrique. On put sauver les saintes Espèces et plusieurs tableaux de valeur. Les dommages s'élèvent à \$160,000.00 en partie recouverts par les assurances.

15.— Le roi Albert, de Belgique, confère à sir Charles Fitzpatrick, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, la décoration du Grand Cordon de l'ordre de Léopold II.

— Sir Louis Davies, juge en chef de la Cour suprême du Canada, est assermenté comme administrateur du Dominion pendant l'absence du Gouverneur Général actuellement en Europe



Sir LOUIS DAVIES

Administrateur du Dominion

16.— Le *Daily News* annonce que la question longtemps discutée de la représentation du Canada à Washington a été réglée par le ministère des Affaires étrangères de Londres. Un ministre plénipotentiaire canadien sera nommé à Washington, et ce ministre viendra immédiatement après l'ambassade de Grande-Bretagne à Washington. En l'absence de l'ambassadeur britannique, le Ministre canadien sera en charge de l'ambassade.

— Sir Lomer Gouin, premier ministre de la province de Québec, accompagné de lady Gouin, et de son secrétaire, M. L.-A. Richard, part de Montréal pour New-York, d'où il s'embarquera pour l'Europe, jeudi le 18 courant. En son absence, l'honorable L.-A. Taschereau agira comme premier ministre intérimaire.

— Les membres de la Chambre des Communes approuvent à l'unanimité la ratification du traité de paix entre les Alliés et la Bulgarie.

— La Législature du Manitoba, sur motion du procureur-général Johnson, adopte une résolution demandant au Secrétaire d'État du Canada de faire des arrangements pour qu'un referendum soit obtenu dans le Manitoba au sujet de l'importation des liqueurs alcooliques.

17.— Au cours de la dernière année fiscale le commerce canadien a augmenté de \$103,926,832.

— Le "Labrador" navire de la "Gulf St. Lawrence Shipping and Trading Co. Ltd" part de Québec pour les Sept-Iles. C'est le premier navire à quitter notre port cette année.

18.— A une interpellation de l'honorable W.-S. Fielding au sujet de la session spéciale qui a eu lieu en 1919 pour la ratification du traité de paix, l'honorable A.-L. Sifton répond "que cela avait coûté au pays la somme de \$924,188.23."

— Un incendie détruit la résidence de M. Philippe Larivière, de Saint-Jean-d'Iberville, et cinq personnes, dont trois enfants, périrent dans les flammes.

19.— Un allemand du nom de Arthur Sande, résidant à Hamilton, disparaît emportant avec lui la somme de \$117,500. représentant la garantie de quarante-sept entrepreneurs canadiens et américains, pour la construction d'une usine à pulpe et d'une ville modèle à New-Richmond, Baie-des-Chaleurs.

— La ville de Québec vend des obligations au montant de \$1,125,000.00 à deux maisons de Toronto, à 98.17.

— Le montant des souscriptions en faveur de l'Université de Montréal est actuellement de \$4,500,000.00.

21.— Dans toutes les églises de la province ecclésiastique de Québec est lue une lettre pastorale de l'Éminentissime Cardinal Archevêque de Québec, de Mgr l'Archevêque de Séleucie et des Évêques de la province ecclésiastique, annonçant une prochaine souscription populaire pour le développement de l'Université Laval de Québec.

22.— Sir Henry Drayton, ministre des Finances à Ottawa, dépose sur la table de la Chambre, le rapport financier pour l'année fiscale 1920-21. Il prévoit une dépense totale de \$537,000,000., soit près de 400 millions de moins que l'an passé. Sur ce chiffre \$38,000,000. de dollars seront affectés à la démobilisation et deux autres millions serviront à compléter les travaux de la reconstruction du Parlement.

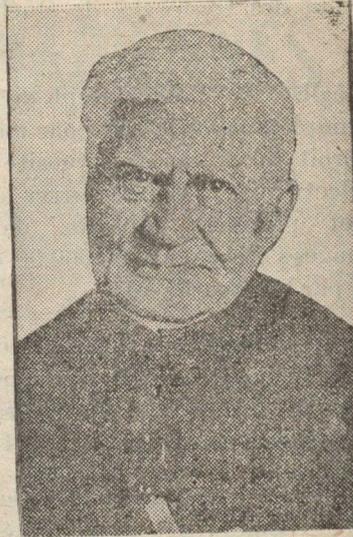
— L'École normale de Nicolet est complètement détruite par un incendie. On évalue les dommages à environ 500,000. piastres, en partie recouverts par les assurances.

23.— Le Rév. Père Damase Dandurand, *o.m.i.*, retiré au Juvénat de Saint-Boniface, célèbre le 101e anniversaire de sa naissance. Le Père Dandurand est en effet né le 23 mars 1819 à Laprairie. Il est le premier canadien qui soit entré chez les Oblats et il est prêtre depuis près de 79 ans.

— Notre concitoyen, l'hon. M. Rodolphe Lemieux et son épouse sont reçus par le roi Georges, qui leur remet la Croix militaire, gagnée par leur fils, feu le lieutenant Roddy Lemieux.

25.— L'hon. C.-C. Ballantyne, ministre de la Marine à Ottawa, expose son projet de réorganisation de notre service naval sur le pied d'avant-guerre. Le Gouvernement accepte l'offre d'un croiseur léger et de deux torpilleurs, fait par l'Angleterre, pour remplacer le "Niobe" et le "Rainbow". Les officiers canadiens qui font du service dans la marine impériale vont être rappelés bientôt. Le collège naval canadien va continuer ses cours.

— Les délégués de l'état de New-York au Congrès national des ports et cours d'eau s'opposent énergiquement au projet de creusage du



LE R. PÈRE DANDURAND, O.M.I.

chenal du St-Laurent, aux frais réciproques des États-Unis et du Canada.

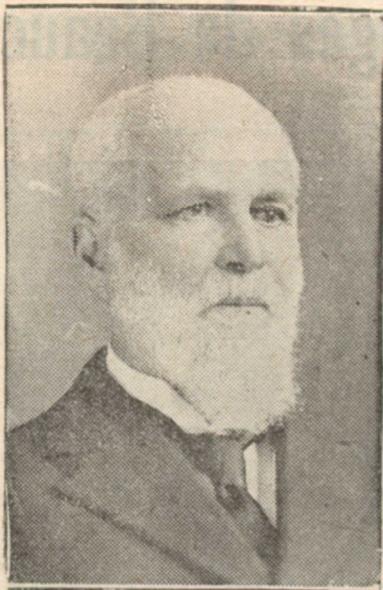
26.— M. G.-I. Delisle, député de Saint-Maurice à la Législature de Québec décède à Yamachiche, à l'âge de 63 ans. Il représentait cette division depuis 1908.

— Le Conseil de Ville de Québec à la suite de celui de Montréal décide l'avancement de l'heure. Cette mesure prendra effet le 2 mai prochain et durera jusqu'au deuxième dimanche d'octobre.

27.— L'échevin Jos. Queen, MM William Ivens W.-H. Pritchard, J.-R. Johns et George Armstrong, chefs de la grève générale qui a eu lieu à Winnipeg l'été dernier, sont convaincus par la Cour de conspiration séditeuse et accusés d'avoir commis des actes nuisibles au public.

— M. Oscar Morin, sous-ministre des Affaires municipales et directeur du Logement, informe le Conseil municipal que le gouvernement de la province a alloué à la cité de Québec la somme d'un million à même l'octroi fédéral pour la construction de logements salubres.

— La grande enchère de fourrures tenue à Montréal à l'Hôtel Windsor se termine par un beau succès financier. Les recettes rapportent près de cinq millions de piastres.



M. VICTOR CHATEAUVERT

— M. Victor Châteauvert, commandeur de St-Grégoire-le-Grand, célèbre le 65^e anniversaire de son entrée dans la maison J.-B. Renaud de Québec, dont il est le vice-président.

29.— Le doux temps que nous avons eu en ces jours derniers est cause d'inondation dans la Beauce. L'usine électrique de St-Georges-de-Beauce est emportée par les glaces qui s'accumulent sur une hauteur de 25 pieds.

30.— Le docteur Reid, ministre des Chemins de Fer à Ottawa soumet à la Chambre le premier budget annuel des Chemins de fer nationaux. Il accuse un déficit total de \$47,000,000.

Le déficit d'exploitation du Canadien Nord se chiffre à \$6,471,846 ; celui des chemins de fer du gouvernement à \$7,548,824 ; celui du Canadien National à \$14,020,671.

— On prétend avoir découvert une île dans la Baie d'Hudson où se trouve une riche mine de 400,000,000 tonnes de fer, ce qui suffirait à approvisionner le Canada pour un siècle.

31.— Le contrat de construction de l'embranchement du Québec Central, de Scott au Pont de Québec, pour permettre l'entrée de ce chemin de fer à Québec vient d'être accordé. On croit que ces travaux seront terminés à l'automne.

L'OISEAU BLANC

L'oiseau blanc, connu encore sous le nom d'*oiseau de neige*, est commun dans la province en automne et au printemps, particulièrement à cette dernière saison. Ce petit oiseau semble se réjouir au milieu des plus grands froids. Il chante dans la poudrière comme les autres oiseaux, en été, parmi les fleurs.

En été, l'oiseau blanc émigre vers le nord, plus loin même que l'Ungava, pour élever sa famille. Son nid, fait de mousse et d'herbes, est placé sur le sol. Sa ponte est de cinq à six œufs, d'un blanc verdâtre, maculés de brun.

C'est le seul de nos oiseaux presque entièrement blanc. En hiver, son dos est brunâtre strié de noir, ses ailes et sa queue noires et blanches et ses parties inférieures blanches avec quelques bandes de rouille sur les côtés. En été, les taches brunes et rouillées disparaissent et l'oiseau n'est plus revêtu que de blanc et de noir. Il appartient à la famille des Pinsons.

L'oiseau blanc n'est nuisible en rien. Non seulement il égaye la nature à une époque où les petits chantres se font rares, mais il débarrasse nos champs d'une foule de mauvaises herbes dont il dévore les graines. "J'ai vu un oiseau blanc, écrit le professeur Beal, si gonflé de graines, qu'on pouvait les voir en regardant dans le bec de l'oiseau". En été, il coopère avec ses compagnons du nord dans la destruction des insectes.

Les services rendus à l'agriculteur par l'oiseau blanc devraient nous arrêter dans le massacre que nous en faisons souvent pour le simple plaisir de flatter le palais des gourmets.

FIRMIN LÉTOURNEAU

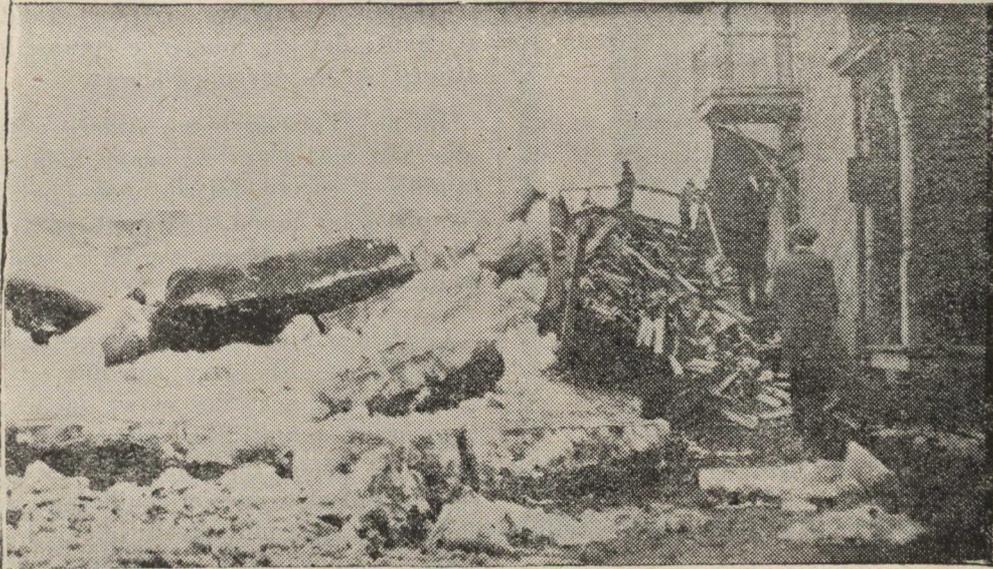
Pas à sa place

— Garçon, ces huitres ne sont pas fraîches.

— Monsieur doit se tromper ; au surplus, je ne suis pas dedans,

— Ça ne prouve qu'une chose ; c'est que vous n'êtes pas à votre place.

L'inondation de St-Georges de Beauce



Amoncellement de glaces en face du bureau de poste de St-Georges-est.



Inondation de la partie haute du village de St-Georges.

Gauseries Scientifiques

La maladie du sommeil

On parle beaucoup de maladie du sommeil au Canada depuis quelque temps.

Il n'y a pas ici de maladie du sommeil, et il n'y en aura pas parce que la mouche tsé-tsé, qui seule la communique, est un moustique africain qui n'a jamais été vu dans nos parages.

Mais, par exemple, il y a une maladie qui a nom "l'encéphalite léthargique", qui tout en étant rare, se voit cependant de plus en plus souvent ici et dans les États voisins. Voilà pourquoi nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant à leur intention la description suivante qu'en fait la *Croix* de Paris :

L'ENCEPHALITE LÉTHARGIQUE

Est-elle une nouvelle maladie?

Voilà de nouveau le pauvre monde des mortels et des morticoles en émoi. De quoi s'agit-il? Pour les uns, tout simplement de savoir quelle est la voracité de la "nouvelle maladie" et si elle a la dent plus cruelle ou moins cruelle que telle ou telle que nous connaissons déjà de longue expérience; pour les autres, de préciser autant que possible le sens de ce mot d'"Encéphalite léthargique" que, depuis quelques mois, on chuchote avec horreur d'un bout du monde à l'autre bout.

L'encéphalite léthargique est-elle bien une maladie nouvelle? C'est peu probable; un bon nom nouveau tout au plus qui va caractériser désormais un des mille tours que la maladie a dans son sac, que nous découvrons aujourd'hui, mais dont, sans se soucier le moins de l'avis de la Faculté, ni même de l'opinion du patient, elle usa, sans doute, de tout temps et selon les circonstances, pour nous conduire — *dura lex sed lex* — à notre fin dernière.

L'observation clinique de plus en plus active, méthodiquement contrôlée et puissamment aidée par le laboratoire, nous promet à

chaque instant des surprises de ce genre qui ne sont, en somme, très généralement que des précisions d'ailleurs fort importantes et très intéressantes au point de vue de l'effort thérapeutique, qui éclairent peu à peu notre ignorance.

Du reste, depuis longtemps déjà, l'attention des médecins avait été attirée vers cette forme particulière de maladie que, dès le début du XVIIIe siècle, on tenta de classer sous le nom de "maladie du sommeil". Depuis, c'est encore la description plus ou moins complète, plus ou moins exacte de la maladie prétendue nouvelle que l'on retrouve sous l'étiquette d'encéphalite subaiguë; elle encore ce *nona* que les médecins italiens observèrent lors de l'épidémie de grippe de 1889-90, elle toujours qui reparait de-ci, de-là, sous l'appellation de *coma grippal*, *d'hypnose grappale*... Mais, c'est à Vienne, au cours de l'hiver 1916-1917 qu'une épidémie quelque peu importante en permet une observation plus complète et qu'elle reçoit le nom d'encéphalite léthargique, universellement adopté aujourd'hui.

En mars 1918, une communication de M. Netter à la Société médicale des hôpitaux, en signale sept cas à Paris, et attire l'attention des médecins sur ses symptômes.

Depuis lors, on la reconnaît un peu partout, à Bourges, à Rouen, au Havre, à Brest, à Marseille, en Algérie, en Italie, en Suisse, en Belgique, en Hollande, en Angleterre, en Amérique et, de tout côté, on travaille avec ardeur à en préciser les symptômes, à en déterminer les causes et à en rechercher le traitement.

ON S'ENDORT PARFOIS ET ON NE SE REVEILLE PAS

Les divers noms qui ont successivement désigné cette bizarre affection soulignent un de ses principaux caractères; la tendance invincible au sommeil, mais elle ne se confond nullement avec la "maladie du sommeil" que nous connaissons, et qui sévit dans les régions tropicales habitées par la mouché tsé-tsé.

Elle s'annonce quelquefois, deux ou trois semaines à l'avance, par quelques signes vagues, tels que fatigue générale, malaises indéterminés, inappétence ; mais, presque toujours, elle rompt brusquement le cours d'une santé jusque-là absolument parfaite et débute bruyamment, comme toute maladie infectieuse, par des frissons, des maux de tête, de la fièvre et des vomissements.

Petit à petit, insensiblement, la somnolence apparaît et elle peut aller, suivant les cas, du simple assoupissement au sommeil profond, léthargique et au coma mortel. Le besoin de sommeil s'impose, par crises d'abord, semble-t-il. Le malade résiste en vain. Il s'endort où il se trouve au cours de ses occupations habituelles. Il est facile alors de le tirer de cet assoupissement en l'interpellant, en le secouant un peu ; mais, généralement, la maladie le plonge dans un sommeil véritable, continu, dont il devient de plus en plus malaisé de le faire sortir même par de fortes excitations.

S'il s'éveille, ce n'est qu'incomplètement ; il demeure dans un état d'hébétude d'où il ne tarde pas à retomber en léthargie, et il peut même arriver qu'on ne puisse l'arracher à sa torpeur pour l'alimenter. C'est alors le coma et le plus souvent la mort.

Mais, au stade léthargique pendant lequel il apparaît les traits figés, sa face ayant l'aspect d'un masque impassible, la guérison est possible. Elle se fait également par degrés, mais en sens inverse : le sommeil devient moins profond, le malade répond mieux aux appels de son entourage ; peu à peu, il renaît à la vie mortelle mais, pendant des semaines parfois, il conservera encore une tendance à s'endormir subitement mais passagèrement.

Un autre symptôme de l'encéphalite léthargique c'est la paralysie d'un certain nombre de nerfs et, en particulier, des nerfs moteurs de l'œil. La paupière retombe, impuissante à se relever complètement. Les deux côtés parfois sont atteints. L'œil louche, le patient voit les objets en double ; le globe oculaire peut être complètement immobilisé ou, au contraire, agité de mouvements involontaires et saccadés ; la pupille anormalement dilatée ou rétrécie.

La forme aigue, fébrile, grave d'emblée, évolue, en quelques jours, vers le coma et la mort.

La forme subaiguë guérit généralement en cinq ou six semaines, mais, outre l'état de somnolence, peuvent persister plus ou moins longtemps certains troubles nerveux et désordres psychiques. Enfin, réduits à leur plus simple expression, les trois symptômes caractéristiques de l'encéphalite léthargique : céphalée, somnolence, paralysie oculaire, réalisant un type fruste qui permet au malade d'aller et venir et à moins d'un examen attentif, ferait aisément confondre celui-ci avec un apathique et un paresseux.

QU'EST-ELLE EXACTEMENT? — ON N'EN SAIT RIEN

La maladie est grave, sans aucun doute. Sur 160 cas observés en Angleterre, 37 ont été mortels. Paris, également, a eu plusieurs morts sur une trentaine de malades traités dernièrement ; mais le pourcentage infime des cas constatés par rapport au chiffre des populations parmi lesquelles a régné l'épidémie semble prouver qu'elle n'est que difficilement transmissible, au moins en l'état actuel des choses, et les faits montrent, d'ailleurs, que les malades sont relativement peu dangereux pour leur entourage immédiat.

On est loin d'être d'accord sur les causes de cet étrange mal. On a cru d'abord en Angleterre, pouvoir l'attribuer à une intoxication alimentaire grave. Cette hypothèse n'a pas tenu. On a discuté ensuite, et on discute encore sur son identité étiologique avec la paralysie infantile, mais celle-ci est l'apanage de l'enfance et l'autre semble réserver ses préférences à l'âge adulte.

Certains qui, en Italie, particulièrement, ont observé, pendant l'épidémie de grippe de 1889-90, le *nona*, si proche parent, d'après les descriptions qu'on en fit, de l'encéphalite léthargique qui, à son tour, se manifesta fortement au moment de l'épidémie de grippe de 1918-19., prétendent que grippe, *nona* et encéphalite léthargique sont bons à mettre dans le même sac et viennent de même souche.

D'autres opinent qu'une intoxication syphilitique, bacillaire ou autre pourrait bien aussi être responsable.

En France, on a tendance, très généralement à admettre que l'encéphalite léthargique possède de bel et bien une autonomie malfaisante, mais

jusqu'ici les efforts tentés pour isoler son virus spécifique n'ont pas abouti.

Pour l'instant, on la traite comme on peut, de son mieux en l'absence d'un remède spécifique, mais, dès maintenant, on escompte les bons effets curateurs du sérum de malades eux-mêmes convalescents d'encéphalite léthargique.

Disons encore que si la maladie semble peu contagieuse, elle l'est néanmoins, et que l'isolement du malade s'impose, de même que la désinfection des locaux, des objets mobiliers et du linge. Les personnes de l'entourage s'astreindront naturellement aux soins de la propreté la plus stricte, sans oublier la désinfection de la bouche, de la gorge et du nez qui, là encore, semble être la voie d'invasion. G. B.

Pour remplacer le platine

Le platine est un métal blanc d'argent, facile à travailler, très lourd (densité, 21.5), très réfractaire au feu, puisqu'il ne fond qu'à 1,775°, et résistant bien aux acides. Pour ces propriétés et quelques autres encore, il a beaucoup d'usages. Et comme ses gisements sont rares, c'était même avant la guerre, un métal précieux, et son prix dépassait celui de l'or.

Pour certaines applications, il est irremplaçable.

La guerre en a fait une importante consommation. Il a été employé en quantité pour les contacts électriques des magnetos d'avions, notamment ; dans les usines pour fabrication d'acide sulfurique, à la construction des pulvérisateurs utilisées dans les chambres de plomb ; dans d'autres usines chimiques encore, pour la fabrication de l'acide nitrique par synthèse directe, à partir des éléments de l'air, l'azote et l'oxygène, et là, en l'employant en lames, destinées à favoriser par catalyse la combinaison des gaz de l'air ; on a employé encore le platine soit en fils fins dans les appareils de télégraphie sans fil, soit sous des formes variées dans des instruments de chirurgie, etc.

Le stock de platine de la France est presque épuisé, et, la Russie n'exportant plus ce métal, sa valeur a atteint un taux fort élevé.

Partout où c'était possible, on lui a cherché des substituts variés.

CREUSETS, CAPSULES, ÉLECTRODES EN TANTALE

Le tantale en est un. Il peut servir à faire

des creusets ou des capsules pour le traitement à chaud des acides et des alcalis et pour d'autres opérations chimiques. Il faut cependant remarquer qu'il n'est pas inoxydable aux températures élevées comme le platine ; il s'ensuit qu'il ne pourra être utilisé sous forme de creuset ou de capsule que pour des températures inférieures au rouge sombre. Mais comme il n'est attaqué ni par les alcalis ni par les acides, à l'exception de l'acide fluorhydrique, ni même par l'eau régale, son emploi pourra se généraliser en chimie à condition de se maintenir au-dessous du rouge sombre.

Pour l'analyse chimique par voie électrolytique, on employait des électrodes de platine : on peut, en toute circonstance, les remplacer par des électrodes de tantale, si l'on prend la précaution de recouvrir l'une d'elles, l'anode, d'une mince couche de platine.

ÉCRANS RADIOSCOPIQUES SANS PLATINE

Les écrans fluorescents utilisés pour les examens visuels aux rayons X sont constitués par un carton recouvert d'un enduit à base de platino-cyanure de baryum. A cause du platine qui entre dans leur composition, ils ont atteint actuellement un prix exorbitant. Or, M. P. Roubertie ayant découvert, dès 1911, que certains sels de tungstène notamment le tungstate de cadmium, deviennent lumineux sous l'action des rayons X, a poursuivi avec succès la préparation de nouveaux écrans fluorescents sans platine.

L'écran radioscopique au tungstate de cadmium, outre cet avantage du bon marché, possède une qualité intéressante ; la luminescence que les rayons X y développe est blanche ; l'ombre radioscopique se détache donc en noir sur blanc, l'image a l'aspect d'une épreuve photographique au bromure.

Cette qualité a un double avantage. D'abord, elle rend l'examen radioscopique plus agréable et plus précis ; on sait, en effet, qu'avec un écran au platino-cyanure la radioscopie se détache en images violacées sur plages jaune-vert ; à la fixer, les yeux du radiographe se fatiguent. Ensuite, la luminescence blanche permet de photographier et permettra sans doute de cinématographier les images formées sur ces nouveaux écrans, tandis que la teinte verdâtre des écrans au platino-cyanure défiait la photographie.

Goin de l'Ouvrier

Le socialisme

LE PROBLÈME DE LA RÉPARTITION

On ne saurait trop méditer l'Encyclique *Rerum novarum*. Elle est un chef-d'œuvre d'équité, de raison, de précision, d'équilibre dans les jugements et les preuves, de clairvoyance et de prévoyance. Léon XIII y condamne la doctrine communiste comme "souverainement injuste, en ce qu'elle viole les droits légitimes des propriétaires, dénature les fonctions de l'État et tend à bouleverser de fond en comble l'édifice social".

Le socialisme, qui ne parle que de "justice sociale", regarde en effet comme une préface nécessaire à la "réforme" qu'il rêve, l'expropriation du capital. Il débute donc par la plus formidable injustice. En outre, "il dénature les fonctions de l'État", qui n'a rien, mais absolument rien, des qualités d'un patron, et qu'on veut substituer à tous les patrons.

Incapable ce produire, l'État socialiste sera plus incapable encore de répartir. Et, pourtant, c'est une question de vie ou de mort pour la société ; qu'elle produise d'abord et qu'elle répartisse ensuite à tous ses membres les fruits de la production.

I

1° Dans le système actuel, la fonction de répartition est confiée au commerce. C'est lui qui sert d'intermédiaire entre le producteur et le consommateur. Le commerçant est mû par son intérêt comme tout autre agent économique. Son travail de transmission lui rapporte, et les capitaux qu'il a dû engager pour mener à bien sa tâche lui fournissent un revenu normal.

(A noter que, lorsqu'on affirme que tout agent économique est mû par son intérêt, on ne doit jamais oublier que l'égoïsme, impliqué

dans ce terme, est corrigé moralement par le sentiment du devoir et de l'honnêteté professionnelle, et légalement par les dispositions de la loi qui doit s'opposer aux abus, faire coïncider en un mot l'intérêt privé avec l'intérêt public.)

2° En temps normal, le commerçant répartit les fruits de la production aux consommateurs, en raison de leur puissance d'achat. Dans les crises extraordinaires, comme celle de la guerre, l'État peut intervenir pour régler la répartition suivant les besoins normaux. Nous connaissons le régime des cartes, des tickets sans nombre, et nous sommes heureux de le voir disparaître avec les causes qui l'avaient rendu nécessaire.

3° Dans l'État collectiviste, le système des cartes de consommation ne pourrait manquer d'être rétabli, probablement à perpétuité.

Examinons, en effet, les différents modes de répartition proposés par les socialistes, dans la cité future.

II

1° Quelques-uns ont parlé de substituer au salaire, qu'ils jugent humiliant pour l'ouvrier, le bon en heures travail. C'est le temps de travail qui devient la base même de la répartition. J'ai travaillé six heures, huit heures, dix heures, on me délivre un bon qui représente mon droit aux produits de jouissance. Chaque marchandise ou plutôt chaque produit ou richesse — puisque le mot marchandise est rayé du vocabulaire socialiste — est évalué en heures de travail. L'équivalence est donc tout indiquée. Tout est simple dans les plans du socialisme !

2° Il tombe pourtant sous le sens que ce système est absurde. L'heure-travail n'est pas une mesure économique, un étalon uniforme, une base équitable. L'heure est de la quantité. Le travail qui remplit l'heure varie en qualité. Un discours d'une heure, une opération chirurgicale d'une heure, un calcul

difficile, est quelque chose de tout différent d'un travail manuel quelconque durant aussi une heure. Parmi les travaux manuels, que d'inégalités encore ! Extraire du charbon pendant une heure et conduire une auto pendant une heure, sont-ils la même chose comme fatigue, comme agrément, comme effort ? L'heure n'est qu'un cadre vide. L'ouvrier habile y met autre chose que le maladroit, le travailleur assidu autre chose que le flâneur et le paresseux, l'intellectuel autre chose que l'ouvrier mécanicien.

3° A tout cela, Jaurès répondait avec une assurance superbe : " Si l'État était patron universel, évidemment il chercherait à restituer à chaque travailleur, au prorata de son travail, le surcroît de produit abandonné par lui."

Le célèbre orateur apercevait des évidences qui nous laissent rêveurs ! Eh ! quoi ! les " penseurs " socialistes ne se seraient-ils moqués des croyances chrétiennes que pour leur substituer des croyances infiniment moins raisonnables ?

L'État, " patron universel ", doit " évidemment chercher "... Admettons qu'il " cherche ", etc... Nous voilà bien avancés ! La bonne volonté de l'État nous fera, comme on dit vulgairement " belle jambe ". Platon voulait que la cité fût régie uniquement par les sages. Et il n'appliquait son rêve utopique qu'à un État de quelques centaines de milliers d'habitants. L'Internationale vise tout l'univers à la fois ! Mettez à sa tête les génies les plus puissants, les sages les plus désintéressés, les administrateurs les plus habiles, comment arriveront-ils à déterminer, équitablement, la quantité de travail produit par chaque sujet, étant donné que cette quantité doit exprimer surtout de la qualité, c'est-à-dire l'habileté, l'intelligence, la conscience, l'application, le sang-froid, l'énergie, la puissance inventive, la force physique et mentale qui peuvent entrer en ligne de compte dans la production économique ?

Et puis, comment faire rentrer dans le cadre de l'évaluation économique des travaux purement spéculatifs, comme ceux des philosophes, des historiens, des poètes, des savants, en général ?

Platon chassait les poètes en les couronnant de fleurs, l'État socialiste bannira-t-il les philosophes, comme des êtres inutiles ?

4° Finalement, le seul moyen pratique de répartition sera de prendre pour base le chiffre de la population et le total des produits à partager. Une simple division établirait les droits de chacun. Le système des cartes régulariserait la distribution. A chacun, tant de grammes de pain, de viande, de pommes de terre, de sucre, etc., par jour ou par mois !

Le programme socialiste de Gotha disait : " A chacun suivant ses besoins raisonnables ". Il oubliait de définir le mot besoin et le mot raisonnable. Rien que cela !

Après cela, travaillons, bûchons, produisons, mes frères, pour que notre travail nous donne le droit de ne pas mourir de faim et pour que le produit de notre talent ou de notre effort aille nourrir aussi bien les fainéants et les vicieux que les hommes de devoir et de conscience ! Telle est la " justice sociale " qu'on nous propose !

L. CRISTIANI.

L'ENFANT BÈGUE

Une femme qui avait un enfant bègue, l'envoya un jour tirer du vin à la cave.

Tandis que le vin coulait, le fossot tombe dans le pichet.

Aussitôt, le garçon laisse la barrique ouverte, et arrive au grand galop dans la chambre où était sa mère :

" M... mè... m... mère, le f... le fos... le foss... le foss... le fossot de... de... de la b... de la b... de la bar... rique est... est... tomb... tomb... tombé."

Et ainsi pendant un quart d'heure, sans jamais pouvoir finir.

"Pauvret", lui dit enfin la mère impatientée, " si tu ne peux pas le dire, chante-le."

— Le fossot de la barrique est tombé dans le pichet. (*Cette phrase se chante.*)

— Jésus ! Il est temps que tu le dise, la barrique doit être vide !"

En effet, la barrique était vide, et la cave inondée de vin.



Science Ménagère

La bonne cuisine

CROQUETTES.— Ce mets se fait avec diverses viandes cuites. Après avoir haché la viande bien fin on y ajoute de la crème, un peu de beurre ; on mêle le tout pour en former de petites boulettes que l'on trempe dans les œufs battus ; puis on les roule dans la mie de pain, et on les fait cuire dans la graisse bouillante. Ce plat doit être servi chaud et sans sauce.

* * *

VIANDES PERDUES.— Hâchez la viande bien fin, assaisonnez-la au goût, et joignez les restes de sauce ; mettez ce hachis dans un plat de fer blanc, remplissez de patates écrasées et assaisonnées. Mettez un morceau de beurre pour faire jaunir.

* * *

TIMBALE DE MACARONI.— Faire cuire $\frac{1}{2}$ tasse de macaronis coupés fin, dans de l'eau bouillante salée, les égoutter et les rafraîchir. Faire chauffer une tasse de crème, la verser sur une tasse (pressée) de miettes de pain, ajouter 4 cuillerées à table de beurre, 1 pincée de poivre rouge, $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de sel, $\frac{1}{2}$ tasse de fromage râpé, 1 cuillerée à thé de jus d'oignon, 1 cuillerée à table de persil haché, trois œufs bien battus et le macaroni. Garnir un moule de papier beurré, y verser la préparation, couvrir d'un papier beurré et cuire au bain-marie au four $\frac{1}{2}$ heure à 3-4 d'heure. Démouler et garnir le plat avec tranches de tomates et touffes de persil.

* * *

MASSEPAINS BRESSANS.— Faites une pâte liquide avec de la farine, du lait, des œufs et une pincée de sel ; 2 grammes de farine, deux œufs et deux tasses de lait pour vingt-quatre massepains. Mettez dans la poêle un morceau de beurre, et lorsqu'il est fondu, versez par "louches" successives la pâte en la faisant

glisser aussi mince que possible, de manière qu'elle recouvre complètement le fond de la poêle. Lorsque le massepain est doré d'un côté, on le retourne rapidement comme une crêpe.

* * *

PUDDING BOUILLI.— Faites bouillir du lait et versez sur un pain blanc. Quand il aura bien trempé, battez deux ou trois œufs avec du sucre et du raisin ; enveloppez le tout dans un linge, faites bouillir.

* * *

CRÈME SANS SUCRE NI ŒUFS.— Proportions pour un demi-litre de lait : une cuillerée à soupe (bien pleine) de fécule de pommes de terre, 2 cuillerées à soupe de chocolat granulé ou râpé. Dissoudre la fécule dans le lait froid, ajouter le chocolat ; faire bouillir pendant un quart d'heure en remuant toujours, mettre dans un bol, laisser refroidir.

* * *

CAROTTES A LA MAYONNAISE.— Prenez des carottes longues, ratissez et coupez-les en filets, faites cuire à l'eau bouillante avec bouquet garni, sel, poivre, passez et laissez égoutter. Dressez les carottes sur le plat, entourez-les d'œufs cuits durs, coupés en rondelles. Versez votre mayonnaise sur les carottes, passez le tout une minute au four et servez.

Deux médecins causent des maladies d'estomac :

— Moi, dit le premier, je suis d'avis que ce sont les mauvaises cuisinières qui nous procurent un tiers de nos clients.

— Oui, réplique l'autre, mais ce sont les bonnes cuisinières qui nous procurent les deux autres tiers.

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de *l'Apôtre* donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui nous enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Jusqu'à nouvel ordre le rébus ne fera pas partie du concours. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées à M. le Directeur de *l'Apôtre*, 103, rue Ste-Anne, Québec, Canada.

Les réponses doivent nous être envoyées dans la quinzaine qui suit la publication de chaque numéro.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DE MARS

1. La route.
2. L'année, les douze mois, quatre saisons, sept jours et sept nuits

ENIGME

L'Écho.

MOT DÉCROISSANT

Messe
Mess
Mes
Me
M

REBUS N° 2

Bien des gens passent leur vie à espérer.

Mot-à-mot : Bien—dé—Jean passe l'heure
—VIE à S—Père É.

Personne ne nous a envoyé toutes les solutions justes des jeux d'esprit de mars.

CONCOURS N° 8

DEVINETTES

1. Quelle différence y a-t-il entre une pendule et une personne aimable ?
2. Que pensez-vous d'un homme qui se jette dans un puits ?

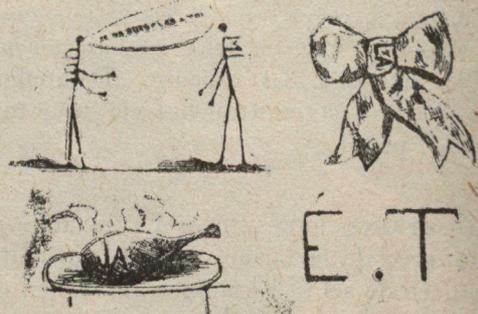
ENIGME

Ma mer n'eut pas d'eau, mes champs sont
[infertiles,
Je n'ai point de maison, et j'ai de grandes villes,
Je réduis en un point mille ouvrages divers,
Je ne suis presque rien, et je suis l'univers.

ANAGRAMME

Avec les mots *Rigide*, *Puits* et *Tarte*, former un seul mot.

REBUS N° 3





Dans cette pension, les clients sont furieux contre l'hôtelier et sa femme. Où se trouve cette dernière ?



Où donc est passé l'horloger ?

La grande sœur

ENSEIGNER, c'est apprendre deux fois, et cette seconde manière d'apprendre est de beaucoup la plus pénétrente et la plus profitable : elle fait penser aussitôt à la gravure sur acier ou sur cuivre comparée à une légère estampe. La raison en est toute simple. C'est que les premières études, celles qui nous viennent des livres ou même d'un enseignement oral donné en commun, pénètrent le plus souvent dans l'esprit et se déposent dans la mémoire sous une forme toute faite, forme d'emprunt qui ne répond jamais exactement au moule spécial de notre intelligence, qui parfois en diffère étrangement, et qui doit subir de toute nécessité, pour acqué-

rir une valeur suffisante d'utilisation en devenant tout à fait nôtre, une transformation tout à fait profonde, une adaptation plus ou moins rigoureuse qui se nomme l'assimilation. En somme ces premières connaissances sont plutôt des matériaux du savoir, que le savoir lui-même. Pour qu'ils soient transformés, adaptés, assimilés à souhait, pour qu'ils entrent en quelque sorte dans la contexture même de notre esprit et deviennent à notre vie intellectuelle ce que sont les muscles et le sang à notre vie corporelle, il faut que le travail de la réflexion lentement et puissamment, s'en empare, que l'intelligence les pense en quelque sorte à nouveau, les élabore ; et il va de soi que ce travail, n'a plus le stimulant de la curiosité, ne se fait pas tout seul, surtout à quinze ou à vingt ans. C'est là une opération laborieuse, qui exige l'effort, dont on ne voit pas toujours la nécessité immédiate, ni même le résultat positif, que l'on ne fera donc jamais que si elle est provoquée, mais que l'on ne peut pas ne pas faire quand il s'agit d'enseigner.

Car enseigner n'est nullement transmettre comme un phonographe remonté, une leçon apprise par cœur. Ce n'est ni une routine, ni un procédé mécanique, et combien de professeurs ou de maîtresses n'enseignent pas du tout, qui parlent comme un livre. Enseigner est tout un art, un art vivant et délicat. C'est, pour prendre le cas le plus élémentaire, mettre une connaissance à la portée de l'intelligence qui doit la recevoir ; c'est la traduire, si l'on peut ainsi parler, — et c'est d'ailleurs parler juste — dans le langage propre de l'enfant ; c'est la lui présenter, la lui proposer sous une forme qu'il puisse saisir, encore est-ce trop peu pour une véritable éducatrice, disons mieux : sous une forme qu'il peut le mieux saisir. La grande sœur n'est-elle pas toute désignée pour accomplir cette mission délicate ? Est-il possible de concevoir un emploi plus fécond et plus charmant de ce temps que d'autres gaspillent en vaines et ennuyeuses futilités, quand il peut être si utile à soi-même et aux siens. Bien des jeunes filles ont au cœur un vague amour de l'idéal qu'elles entendent comme dans un brillant nuage sans en dégager la forme nébuleuse et flottante, et sans pouvoir dès lors donner un corps à leur désir. Elles rêvent de faire quelque chose : mais que faire ? Elles aspirent à se vouer à une œuvre : mais quelle œuvre ?

L'œuvre par excellence, la voilà ! car tout d'abord, elle garde la jeune fille dans son milieu naturel qui est la famille, auprès de sa mère.

Elle lui permet de donner cours et d'une façon suivie à ce besoin naturel de dévouement qui va de pair, à cet âge, avec l'expansion du cœur et de toutes les facultés. Mais surtout, en appliquant ce dévouement à la plus haute et à la plus belle de toutes les tâches, elle lui fait produire, si on peut dire, son maximum de rendement — car le plus grand bienfait est celui de l'éducation reçue, et pour la jeune fille qui la donne il y a ce juste retour qu'elle profite elle-même non moins que son élève de l'enseignement transmis et qu'elle reçoit — magnifique échange — autant qu'elle donne : en travaillant sur une âme, c'est sur la sienne même qu'elle travaille.

Quels petits garçons grincheux, dressés par des pédagogues barbares et le bâton à la main, pourraient se développer dans le sens de ces qualités aimables ? Il faut la main douce d'une sœur, il faut son bras gracieux autour du cou et ses lèvres sur le front, pour dompter peu à peu, sans effort, ce qui veut dire sans rien casser, ces petites natures farouches ou rebelles, pour les humaniser à la longue sans les féminiser, — l'accueil en pareil cas n'est pas à craindre, — en un mot pour assouplir le caractère, pour achever l'être humain, pour ajouter à la force native, la douceur acquise, qui est bien, elle aussi, une force et plus grande.

L'influence exercée par la grande sœur sur le petit frère ou sur la sœur plus jeune quand elle sait prendre la part qui lui convient et lui revient dans la direction de leur esprit, est donc singulièrement profonde étant à la fois intellectuelle et morale. Avec des natures d'élite, elle peut faire surgir des merveilles ; avec les caractères les plus ingrats, là où, souvent, plusieurs tentatives auraient été vaines, elle aura encore le secret, si elle s'adonne tout entière à sa tâche, de susciter l'effort, de ranimer les germes endormis et faire produire le cent pour un.

C'est qu'une grande sœur a dans son cœur une source inépuisable et dans son esprit des trésors d'ingéniosité pour venir à bout des petites têtes mutines ou paresseuses. Mêlée intimement à la vie et aux jeux des plus jeunes, mieux que personne elle sait le fort et le faible de chacun, et par où prendre la place quand le

petit bonhomme se rebiffe et montre les dents ou les poings, armé pour l'offensive ou tout au moins pour la défensive. Par sa place dans la famille, elle se trouve donc à l'égard des plus petits dans des conditions particulières qui facilitent à un rare degré son action. Un enfant, un garçon surtout, n'a aucune défiance envers une sœur qui partage ses jeux en le choyant. Elle ne représente pas pour lui l'autorité qui, plus d'une fois, a dû sévir fermement et qui pourrait, le cas échéant, sévir encore. Il est avec elle sur un pied d'égalité fraternelle qui banit toute arrière-pensée de crainte et ne ferme aucune des issues de son âme à son enfantine confiance. N'a-t-elle pas toutes les confidences, même celles qui coûtent, et que n'aura pas toujours la mère, même si elles sont provoquées ? Et s'il y a un excès à réprimer, une escapade à punir, elle encore, avec toute la grâce de son âge, elle aura la manière. Qu'il lui faut peu pour amener le repentir dans le cœur si vite changé du coupable pour faire briller le sourire, comme l'arc-en-ciel, au milieu de ses larmes ! Le simple retrait momentané de son affection, moins encore, une simple menace peut-être ou, suivant le cas, une bonne parole, un geste de reproche... et voilà le petit diable converti et consolé, qui est redevenu ange, avec un coin de ciel dans ses yeux. Il n'y a qu'une sœur pour opérer ces miracles et quand on a un pareil don, ce serait faire bien mal que de ne pas en user.

Ecoutez, vous qui ne savez pas tout votre pouvoir, ce qu'écrivait à la fin de sa vie un homme dont l'enfance fut chagrine, malade, mais qui n'en a pas moins fait honneur à l'école romantique et qui avait conscience de tout ce qu'il devait à sa sœur, Léon Gozlar : "J'étais inconsolable, baigné de pleurs... Elle bonne et compatissante, elle avait pitié de moi. Elle se retenait de pleurer aussi pour ne pas m'affliger davantage ; sa main — celle que mes baisers laissaient libre — elle la passait sur mon front, elle essuyait lentement mes larmes, elle entremêlait tout cela de quelques mots, de ces mots comme en savent dire les sœurs, si soudains, si inattendus, que c'était un baume à toutes mes souffrances, une consolation à toutes mes douleurs. Il n'y avait qu'elle, elle seule, qui eût le droit de lire dans mes plus secrètes pensées. C'était une âme si charmante ; elle connaissait si bien l'art d'excuser tout le

monde et de n'offenser personne ; elle était si gracieuse et si bonne quand elle appuyait sur mon épaule son bras qui pesait si peu sur moi, et quand elle m'appelait par mon doux nom de frère en disant que j'avais mal agi en faisant telle chose, tout en cherchant à atténuer ma faute. Je trouvais cela si bon et si délicieux qu'il m'est arrivé une fois de chercher à la fâcher contre moi — mais je ne pus réussir — pour l'entendre me gronder, et pour voir s'é-tinceler et s'ouvrir ses deux grands yeux noirs." Si vous entendez bien le sens profond de ces paroles, si vous devinez bien jusqu'où peut aller l'ascendant d'une sœur, vous comprendrez aussitôt ce que Dieu demande de vous dans l'œuvre délicate, souvent âpre et rude, de l'éducation des petits, lui qui vous a donné ce don charmant de faire fleurir les roses sur les épines, parfois même de convertir en roses les épines.

C. DURAND.

(Jeunes filles).

La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans

Sous LES FLOTS, de A. Acloque (Mame, Tours : 4 fr.) — Le distingué collaborateur du Noël et du Cosmos est un remarquable vulgarisateur scientifique. Il excelle à enseigner des connaissances, assez abstraites parfois, de telle manière que le lecteur "apprendre" sans se douter qu'on veuille lui "apprendre". On a dit de lui qu'il est le "Jules Verne des mers" ; cet ouvrage le démontre. Cela se lit... comme un roman ; hâtons-nous de dire que la forme seule est une œuvre d'imagination et que le fond est rigoureusement scientifique. Et notons que M. Acloque a, pour nous catholiques, cette grande supériorité sur Jules Verne — dont les livres sont toujours neutres et laïques — d'être nettement religieux.

MARIE-EDMÉE, INTIME, de Marie Pesnel, (Libr. des Saints-Pères, Paris, 2 fr.) — "Bienheureuses les âmes qui meurent dans leur printemps", écrivait un jour Marie-Edmée Pau, sœur du glorieux général. Cette faveur devait lui être accordée, elle quittait ce monde à

vingt-cinq ans, mais elle avait vécu une longue existence en peu de jours. Artiste distinguée, élève de Coignet, elle laissait après elle une œuvre intéressante dont la perle est, sans contredit, une *Histoire de notre petite sœur Jeanne d'Arc*. Le bien qu'elle fit autour d'elle, ses travaux, ses aspirations, voilà ce que nous conte Mlle Pesnel en un récit attachant. Des pages émouvantes nous retracent le voyage que fit Marie-Edmée, en 1870, à travers les lignes prussiennes, pour rechercher son frère, alors jeune officier, qui venait d'être grièvement blessé. Livre aussi bienfaisant qu'intéressant.

LE DESTIN DE L'EMPIRE ALLEMAND ET LES ORACLES PROPHÉTIQUES du P. Yves de la Brière (Beauchesne : 2 fr. 50) — Durant les époques troublées, les faux prophètes surgissent de tous côtés. Le public est inondé de prédictions abracadabrantes, attribuées à de saints personnages... qui n'ont pour la plupart jamais existé, et savamment exploitées par des charlatans. On ne saurait assez mettre les lecteurs en garde contre ces récits merveilleux dont s'alimente et s'exalte la crédulité des naïfs. Soyons sagement méfiants, et attendons, pour croire à l'authenticité des miracles et des prophéties, que l'Église se soit prononcée à leur sujet. Dès le début de la guerre, la presse boulevardière a colporté une quantité de ces faux oracles. Dans ce livre, si clair, si documenté si logique, le P. de la Brière usant des méthodes critiques les plus rigoureuses, fait justice de plusieurs d'entre eux, établit que, seules les prophéties du curé d'Ars et du bienheureux Bobola peuvent supporter un examen approfondi. Bien que la guerre soit terminée, cet ouvrage sera toujours opportun pour combattre les superstitions.

Cinq de nos femmes élégantes (c'est du moins ce qu'elles s'imaginent être) en contemplation devant la vitrine d'un magasin de mode, quand deux gamins qui s'amusaient dans les alentours ont une idée sauvage.

Joe, dit l'un d'eux à son compagnon, de manière à être entendu des élégantes, regarde donc sur le trottoir, ce beau dentier.

"Mon Dieu, mon Dieu," de s'écrier les cinq femmes à la fois, en se portant la main à la bouche...

A DIRE

Le printemps

Champs et forêts, le sol tressaille,
 Tout dit : " Le printemps est venu ! "
 Et sous la terre qui s'émaille
 Circule un fluide inconnu.

" C'est le printemps ! " dit chaque germe
 En s'agitant dans sa prison,
 D'où bientôt perce, droite et ferme,
 La tige, — arbre, plante ou gazon.

C'est le printemps ! " se dit la mousse.
 Pour tous les rêveurs assoupis,
 Rendons notre couche plus douce,
 Epaissons nos verts tapis ! "

Chaque fleur prend part à la fête.
 La nature éclate à la fois :
 La fougère dresse sa tête,
 Comme une crosse, dans les bois,

Relevant sa coiffe dorée.
 Le genêt dit : " C'est le printemps "
 La sauge vers la centaurée
 S'incline et lui dit : " Je l'entends ! "

Les mugets aux mille clochettes
 Carillonnent pour son retour,
 Et les fraisiers, dans leurs cachettes,
 Ont des frémissements d'amour.

Le cytise mêle aux broussailles
 Ses grappes d'or ; le vieux buisson
 Se fait beau pour les fiançailles
 De l'églantine et du pinson.

Entre les feuilles desséchées,
 La pervenche ouvre un œil d'azur ;
 Les joubarbes se sont penchées
 Pour le voir au rebours du mur.

La clématite qui s'enroule
 Et les liserons familiers
 Sur les saules grimpent en foule
 Comme une bande d'écoliers.

Près des fossés les pâquerettes
 Disent entre elles : " Le voici ! "

— Oublions nos peines secrètes
 Et soyons gais ! " dit le souci.

Les renoncules étonnées
 Entr'ouvrent leurs calices d'or
 Et leurs corolles satinées,
 Où la coccinelle s'endort.

Dans son réduit, la violette
 N'a point ses habits de gala !
 Mais elle ouvre sa cassolette,
 Et son parfum dit : " Je suis là ! "

Et dans le feuillage, dans l'herbe,
 Sur les chemins, dans les forêts,
 Au sillon qui promet la gerbe,
 Dans le noir limon des marais,

Sur les fumiers et dans les sables,
 Sur le terreau des maraîchers
 Comme aux sources intarissables
 Qui mouillent le flanc des rochers ;

A la margelle des puits sombres,
 Aux toits que la pluie a lavés ;
 Parmi le fouillis des décombres,
 Entre les fentes des pavés,

Tout vit, tout pousse, tout verdoie,
 Tout se renouvelle en tout lieu ;
 Pour remettre la terre en joie
 Il suffit d'un souffle de Dieu,

EUGÈNE MANUEL

X..... ivrogne invétéré s'est décidé à partir
 pour les vieux pays. Il informe sa femme
 qu'il va prendre passage sur un trois-mâts
 de cinq cents tonnes.

Cinq cents tonnes, dit la femme avec une
 conviction profonde ; si la route n'est pas
 trop longue, ça lui suffira ! !

J'envoie un jour Phrasie, ma bonne, cher-
 cher chez le pharmacien du sulfate de quinine
 et de la salsepareille.

Au pharmacien ahuri la malheureuse demande
 de la surface d'équilibre et de la saleté pareille.